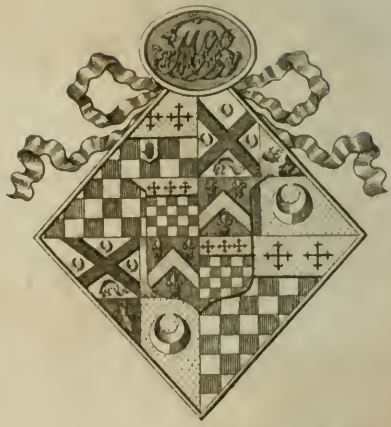
3 1761 03596 9039

DU
2260
G25L3
1802
t.3



Margaret Smith Burges.

LAURE D'ESTELL.

PAR M.me ***.

O lasso!
Quanti dolci pensier, quanto disio,
Menò costoro al doloroso passo!
IL DANTE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CH. POUGENS, quai Voltaire, N.° 10.
HENRICHS, rue de la Loi, N.° 1231.

AN X. — 1802.

PQ
2260
G25L3
1802
t.3

LAURE D'ESTELL.

LETTRE XLII.

Laure à Juliette.

Caroline m'inquiète vivement, chère Juliette, je crains qu'elle ne tombe tout-à-coup en langueur; personne ici n'a l'air de remarquer son changement, et cependant il est visible. J'en ai parlé à M.me de Gercourt : tu ne devinerais jamais de qu'elle manière elle m'a répondu quand je lui ai demandé si tout ce que parassait

éprouver Caroline ne serait pas l'effet d'une passion malheureuse? — Vous plaisantez, m'a-t-elle dit; auriez-vous la bonhomie de croire à ces grandes passions, dont tant d'auteurs romamesques se sont plus à nous faire des peintures exagérées, et que plusieurs prétendus philosophes ont traitées avec toute l'importance due à la réalité? Vous ne savez donc pas, ma chère, que l'amour n'existe que dans l'imagination! Avez-vous jamais entendu dire que des sauvages ou des paysans fussent morts victimes de ce que nous appelons une grande passion? C'est à la cour, c'est dans les villes capitales, que l'amour joue un aussi grand rôle! — Mais, lui ai-je répondu, j'ai été témoin de plusieurs traits qui

démentent ce que vous avancez. Alors je lui citait l'histoire de cette pauvre Louise, qui, après avoir aimé trois ans l'amant que ses parens ne voulaient pas lui donner pour époux, fut se jeter dans la Loire, en apprenant qu'il allait en épouser une autre. J'ajoutai à ce trait beaucoup d'autres que tu connais aussi, et dont les journaux sont remplis; mais je ne pavins pas à la faire changer d'opinion; elle s'obstina à croire qu'on se faisait passionné par ton, comme on suit une mode de la cour. J'avoue que cette manière de penser ne ma pas fait excuser ses faiblesses. Est-il possible qu'une femme ose dire, avec si peu de pudeur, que son cœur n'est entré pour rien dans toutes

les inconséquences que l'amour lui a fait commettre ? Comment peut-on nier l'existence d'une passion qui s'étend sur toute la nature ! la seule qui, nous forçant à vivre dans une autre, détruit cet affreux sentiment d'égoïsme qui avilit l'humanité, et qui, élevant l'ame au-dessus d'elle-même, la rend capable des plus grandes pensées comme des plus grandes actions ; celle enfin qui fit de Périclès un grand politique, et de Pétrarque un poëte ! Mais que peuvent ces exemples sur un cœur aussi froid que celui de M.me de Gercourt ? Elle aime mieux supposer que le monde entier s'abuse depuis des milliers d'années sur l'existence d'un sentiment, que de convenir qu'elle en soit incapable. Cette réflexion m'a em-

péché de discuter plus long-tems avec elle ; d'ailleurs elle m'avait déjà dit plusieurs choses à ce sujet qui ressemblaient à des personnalités, et je craignis de trahir l'intérêt que j'y portais en prolongeant l'entretien. Perdant l'espoir de lui faire partager les inquiétudes qué me cause l'état de Caroline, je me suis décidée à les confier à ma belle-mère. Je lui ai demandé si elle voulait que j'allasse déjeûner demain dans son appartement ; elle m'a répondu qu'elle aurait d'autant plus de plaisir à passer la matinée seule avec moi, qu'elle avait une chose importante à me communiquer. J'ignore ce que cela peut être, et je ne sais pourquoi j'en suis tourmentée. Ah ! ma Juliette, qu'il est douloureux de

renfermer un secret qu'on rougirait d'avouer ! L'on souffre des efforts qu'on fait pour le cacher ! Tout inspire la crainte de l'avoir laissé deviner, et je ne sais lequel de ces deux supplices est le plus cruel.

« *Vouloir oublier quelqu'un*, » *c'est y penser*, dit Labruyère ». Qu'est-ce donc que d'être assez faible pour ne pouvoir même pas former cette résolution ? Je le sens, Juliette, il me serait impossible d'écarter son souvenir de ma pensée. Hier encore, toute occupée de lui, je tentai de m'en distraire ; j'eus recours au seul moyen que j'imaginai devoir y parvenir : il faisait le plus beau tems du monde ; j'ai pris Emma par la main, et l'ai conduite sur le tombeau de son

père ; après m'être assise sur un banc et avoir mis ma fille sur mes genoux, je lui ai dit — : te rappelles-tu, mon Emma, comme il te caressait? Hélas ! tu aurais fait le bonheur de sa vie !.... — Ah ! je m'en souviens, a-t-elle répondu, et j'ai bien du chagrin qu'il ait mal au bras. — Ces mots ont fait battre mon cœur ; je n'ai pas eu la force de la détromper ; et après l'avoir doucement éloignée de moi pour lui cacher mes larmes ; malheureux Henri ! me suis-je écriée, ta mémoire est-elle donc effacée dans l'ame de tout ce que tu as chéri ? Le même qui t'enlève le cœur de ton épouse, t'arrache aussi au souvenir de ton enfant ! ses caresses lui ont fait oublier les tiennes ! mais son enfance est son

excuse ; à son âge, le présent est tout : on aime par reconnaissance, comme on oublie sans ingratitude, et moi seule je suis coupable !.... Moi, qui n'ai plus à t'offrir que les regrets de l'amitié, et les remords d'un cœur brûlant d'amour pour un autre !..... C'est ainsi, mon amie que je mêlais son image à celle de mon époux ; et que, pénétrée des reproches que je m'adressais, je trouvais encore du charme à parler de ma faiblesse.

Depuis que je suis à Varannes je n'ai vu Lucie qu'une fois ; à peine m'a t-elle dit un mot de son frère ; j'ai pris la résolution de ne pas aller la voir de long-tems, car je veux éviter toutes les occasions de le rencontrer. Mais pour n'y

plus penser, pour ne plus t'en rien dire, cela m'est aussi impossible que de cesser de t'aimer.

Adieu.

LETTRE XLIII.

Laure à Juliette.

Est-il bien vrai, ma Juliette, je ne serais pas criminelle en l'aimant ? *Le ciel ne veut point d'éternels sacrifices : avec ton ame il faut aimer ou mourir, dis-tu.* Combien cette pensée me soulage ! tout ce que tu ajoutes en faveur de mon amour le justifie si bien, que j'ai abandonné toute idée de le combattre. Quand j'ai reçu ta lettre je me suis livrée à tous les transports d'une espérance divine; le plaisir que j'ai ressenti en te voyant approuver ma tendresse

pour lui, m'a fait un instant oublier mes peines ; mais ce plaisir fut un éclair, il tenait toujours à l'orage ; la réflexion me ramena bientôt à ce qui devait détruire mon illusion : je me rappelai sa froideur, toutes les marques de son indifférence, et je vis qu'il ne m'était pas permis d'espérer le bonheur. C'est dans cette triste disposition que je suis descendue chez ma belle-mère. Tu vas voir si l'entretien que nous avons eu ensemble était fait pour diminuer ma tristesse. — J'ai depuis longtems, ma chère Laure, une importante question à vous faire, (a-t-elle commencé par me dire). Votre sort est doublement intéressant pour moi, puisque vos projets doivent influer sur la fé-

licité d'un être qui m'est aussi cher que vous. — Ce début me fit frémir, je pressentis ce qu'elle allait m'apprendre. — A votre âge, ajouta-t-elle, avec vos talens et les agrémens de votre esprit, on se doit au bonheur d'un autre. Vous avez fait pendant quatre ans celui d'un fils que j'aimais tendrement, et vos pleurs ont assez prouvé les regrets que vous causaient sa perte; mais le tems affaiblit tout, ma fille, et la religion nous ordonne d'accepter les consolations que le ciel nous envoie. Je mets au nombre de ces consolations le plaisir d'être adorée d'un homme aimable et vertueux; et je vous demande si la certitude de rendre à votre enfant un protecteur, un père ten-

dre, et de combler les vœux de celui qui serait heureux de vous consacrer sa vie, ne vous engagerait pas à former de nouveaux liens ? — Je restai quelque tems sans répondre, et je sentis que la crainte d'irriter M.me de Varannes par un refus personnel, allait m'obliger de mentir à moi-même. —Moi, former de nouveaux liens ! (lui ai-je répondu), ah ! je suis loin de concevoir un tel projet ; j'espère suffire aux soins qu'exige l'éducation de ma fille ; je compte vivre dans la retraite jusqu'au moment où je croirai devoir lui donner une idée du grand monde, pour qu'elle ne se laisse pas enthousiasmer par ce qu'il offre de séduisant ; et je suis décidée à faire tous les sacrifices pour elle,

excepté celui de ma liberté, sûre qu'elle n'en retirerait aucun avantage. — Cette réponse a paru l'affliger; elle a dit en pleurant : — Vous avez prononcé la sentence de Frédéric ; il est écrit que tous mes enfans seront malheureux ! — Elle fit cette exclamation d'un ton si touchant, que mon cœur en fut pénétré. Je me jettai dans ses bras, et mes larmes coulèrent abondamment. — Laissez-moi quelque espoir, ajouta-t-elle ; Frédéric est fait pour vous plaire, et son amour pourra peut-être un jour vaincre votre résistance ; malgré son apparente légèreté, il est susceptible d'un sentiment aussi profond que durable ; je vous réponds de sa constance, puisse-t-elle parvenir à vous faire partager

sa tendresse!.... Cette espérance peut seule me consoler des chagrins que j'éprouve. Caroline m'en cause de nouveaux : Croiriez-vous qu'elle desire s'éloigner de moi, et que sa ferveur la porte à se retirer entièrement du monde pour consacrer sa vie à Dieu. — Quoi! me suis-je écriée, elle voudrait se faire religieuse? — Oui reprit-elle, depuis deux mois elle me supplie de la laisser retourner à son couvent; j'ai demandé à l'abbé ce qu'il pensait de cette subite résolution, il m'a répondu qu'elle était l'effet d'une inspiration divine ; que ma fille était appelée vers Dieu par une voix puissante; et que son bonheur dépendait de mon consentement. J'ai refusé de le lui accorder avant que le tems ait

mûri ses réflexions; mais elle persiste toujours dans son projet; elle assure qu'elle ne peut être heureuse qu'en se livrant à tous les devoirs de la religion, qu'en fuyant un monde pervers pour s'approcher davantage de la divinité. — Tu imagines facilement ce que m'a produit ce discours. — Gardez-vous, lui ai-je dit, de consentir à cet affreux sacrifice. Quoi! vous pourriez de sang-froid ensevelir votre enfant dans un de ces vastes tombeaux élevés par le fanatisme, et toujours habités par les regrets et le malheur? Pensez-vous aux reproches qu'elle vous adresserait, quand après avoir reconnu l'erreur qui l'aveugle maintenant, elle vous accuserait d'une coupable complaisance, et vous

ferait frémir par le tableau des infortunes auxquelles votre faiblesse l'aurait réduite? Ah! par grâce pour moi, par pitié pour vous et pour elle, épargnez-lui des maux irréparables et ne vous laissez pas entraîner par les discours d'un homme qui, par état, est contraint de vous abuser. — Dans ce moment l'abbé entra; je lus dans ses yeux une expression de colère, qui me fit soupçonner qu'il avait entendu mes dernières paroles; en effet, j'étais emportée par mon indignation, et je les ai prononcées à haute voix; ce qu'il dit m'affermit bientôt dans mon doute : il apportait à M.me de Varannes une lettre de l'archevêque d'A***, qui lui mandait que l'abbesse du couvent de Caroline se

disposait à la recevoir ; et qu'ayant fait une donnation à la maison, pour les dotes et pensions des novices qu'il prendrait sous sa protection ; il la priait de vouloir bien mettre Caroline du nombre de celles auxquelles il s'était engagé de servir de père. — Mon sang bouillait dans mes veines pendant la lecture de cette lettre ; à peine fut-elle achevée, que j'implorai M.me de Varannes, au nom de tout ce qui lui était cher, pour obtenir d'elle qu'elle ne cédât point aux offres de l'archevêque. La présence de l'abbé, au lieu de m'intimider, enhardit ma franchise. Il combattit mes raisonnemens avec aigreur et faillit m'attérer, quand il me dit : — Ne vaut-il pas mieux, madame, que M.lle

Caroline, guérie d'une passion profane, vienne expier dans la solitude la honte d'avoir pu s'y livrer un instant, que de passer sa vie à combattre un amour malheureux, ou de la consacrer à un impie. Réfléchissez sur cette dernière raison, et je suis convaincu qu'elle ne tardera pas à vous ranger de notre avis.—Je compris parfaitement que cet impie était James, et qu'il voulait me faire entendre que, pour mon intérêt, je devais souhaiter que Caroline renonçât à lui plaire : cette méchanceté m'aurait troublée dans tout autre moment; mais frémissant du sort qui attendait Caroline, je ne pensai qu'aux moyens de l'y soustraire; et, m'adressant à ma belle-mère: --Je devine le motif qui vous guide,

répliquai-je ; la fortune de Caroline ne vous permet pas d'espérer pour elle une alliance digne de votre maison : eh bien ! disposez d'une partie de mes biens ; ma fille ne me reprochera jamais l'usage que j'en aurai fait, si elle sert à arracher une victime au malheur et à l'oppression. Confiez-moi pour quelque tems cette fille que je chéris comme ma sœur, et à qui la nature n'a permis de se séparer de vous que pour faire le bonheur d'un époux et remplir à son tour tous les devoirs d'une mère. S'il est nécessaire de la distraire par de nouveaux objets de ceux dont elle est environnée depuis six mois (dis-je en regardant l'abbé) et dont on s'est servi pour subjuguer son cœur naturel-

lement faible, je m'engage à l'accompagner dans un voyage utile à sa santé et plus encore à sa tranquillité; je la conduirai par-tout où vous l'exigerez; et si, après avoir tenté tout ce que l'amitié m'inspirera pour la détourner du parti qu'on veut lui faire prendre, elle persiste dans son projet insensé, alors vous la laisserez libre, et vous échapperez par ce moyen au remord d'avoir contribué à son désespoir.— Je ne saurais te peindre la fureur de l'abbé en écoutant ce discours, et la manière dont il s'y livra en me répondant par toutes les injures imaginables; enfin, ses expressions sont devenues si offensantes, que M.me de Varannes ne lui imposant pas silence, j'ai été obligée de me

retirer, ne pouvant supporter qu'un homme de cette espèce osât me parler sans aucun respect. Je me suis levée; et en lui lançant un regard de mépris : — Il suffit, lui ai-je dit, je vous soupçonnais, vous venez de me convaincre. A ces mots il pâlit, et je sortis sans attendre sa réponse.

Cette scène m'a tellement agitée, que je suis revenue chez moi avec la fièvre; j'ai gardé le lit toute la journée; et ce matin, ayant fait prier Caroline de passer chez moi, Lise, que j'avais chargée de cette commission, est venue me dire que mademoiselle étant occupée, elle ne pouvait se rendre à mon invitation. On l'éloigne de moi, on me redoute. Ah! ma Juliette, je n'ose te dire tout ce que je pré-

vois, je tremble pour cette pauvre enfant!.... La faiblesse de sa mère, les principes outrés de M.me de Gercourt et l'hypocrisie de l'abbé, finiront par égarer sa raison.

LETTRE LXIV.

Laure à Juliette.

Je suis restée ces deux jours dans mon appartement ; justement offensée de la manière indécente dont l'abbé de Cérignan s'est emporté contre-moi, je n'ai trouvé que ce moyen de me garantir d'une nouvelle scène ; car sa colère et mon indignation étant à leur comble, j'aurais par trop souffert de sa présence. D'ailleurs, j'avais plus que jamais besoin de jouir de la solitude ; et je me félicite de m'être trouvée seule dans le moment où une anecdote assez singulière

gulière a prouvé que James pouvait m'en vouloir, mais qu'il ne me voyait pas d'un œil indifférent.

On m'annoça hier matin qu'un paysan de Varannes demandait à me voir pour me remettre une lettre de M. Bomar, je le fis entrer; il portait à son bras un panier, dans lequel j'aperçus quelque chose de soigneusement enveloppé. Le billet du curé m'apprit que ce paysan ayant trouvé, il y a quinze jours sur la grande route, une boîte d'un bois précieux, montée en or, et remplie de couleurs, de pinceaux et de crayons; il la lui avait apportée pour lui demander conseil sur ce qu'il devait en faire. M. Bomar avait exigé qu'il la déposât chez-lui pendant ce tems, pour donner celui de la réclamer

aux personnes qui l'ont probablement perdue ; mais n'ayant eu aucune nouvelle à ce sujet, il m'adressait le paysan, comme étant la seule à qui cette jolie boîte pût être utile ; me laissant entendre que le prix que j'en donnerais, ferait une petite fortune au père de famille qui l'a trouvée. Heureuse d'avoir l'occasion de rendre service à ce brave homme, je lui dis de poser la boîte sur ma table, et sans la regarder je lui donnai dix louis que j'eus bien de la peine à lui faire accepter, car il s'obstinait à me répéter que je faisais un marché de dupe. Quand il fut parti, j'examinai ma nouvelle emplette, la trouvai du meilleur goût, et regrettai de ne l'avoir pas payée ce qu'elle valait. Je m'a-

musais à regarder tous les objets qu'elle contenait, lorsque Lise entra dans ma chambre, accompagnée de John, qui venait de la part de son maître, s'informer des nouvelles de ma santé et de celles d'Emma. A peine eût-il achevé sa phrase, qu'il s'écria : — Ah ! ah ! voici la boite de Milord ! — Comment ! ai-je dit, cette boîte appartient à votre maître ? Vous vous trompez sûrement, car je viens de l'acheter. — Oh ! non, madame, je ne me trompe pas, c'est bien elle ; c'est sûrement quelqu'un qui, après l'avoir ramassée, l'aura apportée à madame. — Je lui demandai comment il se pouvait que son maître l'eût perdue, et voici ce qu'il me raconta : — Peu de tems avant le départ de Milord, me dit-il, il

m'envoyait trois fois par jour chez l'ouvrier qui faisait cette boîte, pour le presser davantage; quand nous partîmes, je la mis dans une des poches de la voiture, croyant qu'elle y serait mieux que partout ailleurs ; mais un peu avant d'arriver à Savinie la poche se détacha, et la boîte tomba à côté de Milord, qui la prit et la jeta avec violence hors de la voiture ; je voulus faire arrêter les postillons et courir la ramasser ; mais Milord me retint par le bras et me défendit d'un ton imposant de parler à mes camarades de ce qu'il venait de faire. Je lui ai obéi ; et je vous prie, madame, de vouloir bien l'assurer que ce n'est pas moi qui leur ai indiqué l'endroit où ils ont dû la trouver. — Je le rassurai sur ce

point, en lui racontant comment elle m'était parvenue ; et je voulus le charger de la rendre à son maître, mais je ne pus l'y déterminer ; il m'assura que Milord ne la reprendrait pas, puisqu'il l'avait jetée volontairement ; et que d'un autre côté il ne serait pas fâché de la savoir chez moi ; car, ajouta-t-il, j'ai toujours pensé que Milord l'avait commandée pour madame ; je crois que son chiffre est gravé sur la plaque du milieu. — A ces mots je rougis, et, portant mes mes yeux sur la boîte, je vis qu'en effet mon chiffre était dessus. Je renvoyai aussitôt John, en lui recommandant de dire à sir James que j'avais quelque chose à lui remettre, sans lui expliquer ce que ce pouvait être, et qu'il le

recevrait bientôt des mains de M. Bomar.

Cette aventure aurait dû me piquer; eh bien! elle me fit éprouver la plus douce sensation ; j'étais sûre de l'avoir occupée; et tout, jusqu'au dépit qui l'avait porté à jeter le présent qu'il me destinait, me causait un certain plaisir que je ne saurais t'exprimer. Il m'en coûtera de le lui rendre ; mais je suis curieuse de savoir comment il le recevra. Je vais écrire un mot à M. Bomar, pour l'inviter à venir passer la soirée avec moi, et je ne lui confierai ce gage précieux, qu'après l'avoir décidé à questionner James sur l'intention qu'il a eue en s'en défaisant d'une manière aussi bizarre.

LETTRE XLV.

Laure à Juliette.

Dans quelle agitation j'ai passé cette journée, ma Juliette ! La surprise, le plaisir, la compassion et la douleur m'ont émue tour-à-tour. Ce matin Emma est venue me prier de la mener promener du côté de la mer, pour ramasser des coquilles sur le rivage. C'était une fête pour elle, le tems invitait à la promenade ; je pris un livre et nous partîmes. Lorsqu'elle eut fait une ample provision de coquillages, je la conduisis dans un petit bois assez

près de la mer, et là je m'assis moins pour me reposer que pour contempler à loisir la beauté du site et le spectacle consolant qu'offre la nature au retour du printems. Emma jouait à quelque distance de moi ; et je commençais à tomber dans une douce rêverie, quand j'entendis marcher quelqu'un, je me retournai aussitôt et j'aperçus James, les yeux fixés sur moi, et peignant l'expression la plus tendre. La surprise ne fit jeter un cri ; ma fille accourut, et James la prit dans ses bras, en me demandant pardon d'avoir si mal-adroitement troublé ma solitude. Je ne me souviens pas de ce que je lui répondis; mais je sais que la conversation s'engagea, et qu'après

avoir long-tems parlé de Lucie, je lui dis qu'une boîte précieuse était tombée entre mes mains, et qu'ayant appris qu'elle lui appartenait, je le priais de vouloir bien la reprendre. — Laure, me dit-il d'une voix tremblante, vous pouvez m'affliger cruellement, en refusant un don qui vous était destiné : ne me questionnez pas sur le mouvement involontaire qui m'a privé du plaisir de vous l'offrir ; je dois vous en faire un mystère ; mais au nom de tout ce qui vous est cher, ne me désespérez pas par un refus ? — Moi vous affliger ! ah ! milord !.... Je ne pus en dire davantage. La joie de lire son trouble dans ses yeux, et de voir succéder au ton le plus froid,

l'accent de la tendresse, m'égara tellement, que je perdis la force de lui cacher mon émotion. Je fus dans un instant inondée de mes larmes ; alors il s'écria avec transport : — Grand dieux ! soutenez mon courage ! — Puis me serrant contre son cœur : épargne-moi, ajouta-t-il, ou je meurs. En disant ces mots il me repoussa et s'enfuit... — Je restai anéantie sous le poids de mes sensations..... Mes pleurs s'arrêtèrent ; mes idées se confondirent ; un feu dévorant circula dans mes veines, et mes yeux se fermèrent ; quand je les ouvris, j'aperçus Emma qui me tirait par ma robe, pour m'éveiller, disait-elle, et pour me prier de la ramener au château. Je crus en effet que je sortais d'un songe,

je me levai et regagnai les avenues du parc, en cherchant à me rappeler ce qui m'était arrivé, comme on cherche à rassembler ses idées après un accès de délire.

Nous approchions de la maison quand nous rencontrâmes ma belle-mère qui venait au-devant de nous. — Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, dit-elle en m'abordant, il est fort tard, et voyant que vous ne rentriez pas à l'heure du dîner, j'ai envoyé à Savinie pour savoir si vous n'y seriez point allée ; mais présumant bien que vous auriez trouvé la course trop longue pour Emma, j'allais moi-même vous chercher sur le bord de la mer. — Je m'excusai de l'avoir fait attendre, et

ne voulant pas payer cette marque d'intérêt par un trait désobligeant, je me résignai à dîner avec sa société. Nous étions déjà à table, lorsque Caroline descendit; je m'attendais à voir arriver l'abbé avec elle; mais M.me de Gercourt ayant demandé si on l'avait fait avertir. — Il est parti, dit M.me de Varannes, une lettre de son oncle la forcé de nous quitter subitement, et je suis chargé de vous faire ses adieux. — A ces mots je vis Caroline pâlir et tomber sans connaissance. On s'empressa autour d'elle, on lui prodigua tous les secours imaginables, mais ils ne produisirent quelque effet qu'au bout de trois heures. On lui fit mille questions sur ce qu'elle éprou-

vait, sans pouvoir obtenir d'autre réponse que celle-ci : — Ne vous inquiétez point, je ne suis pas malade. — Je lui ai proposé de passer la nuit près d'elle, mais elle m'a refusée. M.me de Gercourt attribue cet événement au délabrement de sa santé, moi je lui crois un autre cause; mais j'ai trop le desir de me tromper pour en faire part à personne.

Vois, ma Juliette, combien cette journée a été orageuse pour moi. Que dois-je conclure de tant de choses incompréhensibles ? Hélas ! je n'en sais rien ! Je n'ose me flatter, dans la certitude de mourir en perdant mon espoir. Je n'ose me livrer à des craintes peut-être mal fondées ; enfin

j'ignore mon état. Suis-je à plaindre, ou fortunée ! c'est ce que lui seul peut savoir.

Adieu.

LETTRE XLVI.

Laure à Juliette.

CAROLINE a fui de la maison; le désespoir y règne ; M.me de Varannes est livrée à tout l'excès d'une douleur mortelle ;..... et moi, ma chère Juliette ! moi, qui ai prévu cet affreux malheur ; je concentre ma peine, pour ne m'occuper que des secours à porter aux infortunés qui m'entourent. Je n'ai pas le tems de te donner des détails sur cet événement horrible ; lis les deux copies de lettres que je t'envoie, elles suffiront pour t'instruire.

LETTRE XLVII.

Caroline à Laure.

Je vous ai offensée, Laure ; vous devez me haïr, et pourtant je tombe à vos genoux pour implorer votre pitié. Apprenez mon crime, mon désespoir, et donnez à ma mère le courage de soutenir le coup affreux que je vais lui porter. Caroline est perdue pour elle..... livrée au déshonneur, au mépris universel, il n'est plus pour sa coupable fille d'asile sur la terre !.... Le plus vil suborneur, un monstre, en égarant sa raison, a corrompu son cœur. Après s'être servi

du pouvoir de la religion pour la détacher de toute affection vertueuse ; après lui avoir inspiré un amour fanatique pour la divinité ; le misérable abusant du délire de son imagination, de son ivresse, l'a précipitée dans l'abîme des remords et du désespoir !... Ce n'est pas tout encore ; voyant le bandeau de l'erreur tomber des yeux de sa victime, et craignant l'effet de son repentir, il l'a abandonnée !..... Oh ! Laure ! à tant de maux il fallait succomber, direz-vous ! Caroline devait mourir ! . . . . . Eh bien ! jusqu'à cette ressource, tout lui fut enlevé. Sa vie ne lui appartient plus. Celle d'une autre y est attachée ; et le ciel a voulu qu'il restât un fruit de cet horrible amour, pour

en éterniser le souvenir..... à cette idée mes forces s'évanouissent.

Adieu, Laure, oubliez-moi..... Ne songez qu'à ma mère. Que vos vertus la consolent.... Qu'elle retrouve près de vous et de Frédéric les soins qu'il m'eût été si doux de prodiguer à sa vieillesse. Ne parlez désormais de moi que pour offrir à votre enfant l'exemple effroyable de ma situation. Ne vous informez point de mon asile ; quand vous recevrez cette lettre, nous serons déjà séparées pour toujours. Mais, oh! ma chère Laure ! rappelez-vous que la sœur de Henri était née pour vivre au sein de la vertu, pour vous chérir, pour être aimée de

vous, et versez une larme en pensant à ses malheurs, et bientôt à sa mort!

CAROLINE DE VARANNES.

LETTRE XLVIII.

L'abbé de Cérignan à Caroline.

Tu te plains, Caroline, tu veux mourir ; et le bonheur de ton amant ne suffit plus au tien ? Ne l'as-tu enivré du charme de te posséder que pour mieux l'accabler du chagrin de te perdre ? Mais, non, je lis mieux que toi dans ton cœur ; je rends justice à ton amour. Tu ne choisiras pas le moment où la nature vient ajouter un nouveau lien à ceux qui nous unissent, pour me livrer à d'éternels regrets. Si tu pouvais en concevoir l'idée, c'est alors

que les remords assiégeraient ton ame, et qu'il ne te resterait plus rien pour braver le mépris. Je prévois ainsi, que toi, le danger qui nous menace. Il est cruel, inévitable ! Mais devons-nous l'aggraver par un sacrifice plus douloureux encore, et nous abandonner au désespoir avant d'oser tenter un moyen de nous y soustraire? Ecoute, ô ma divine amie ! j'en sais un infaillible : si tu mets à l'exécuter autant de courage qu'il m'en faut pour te le proposer, nous sommes sauvés tous deux. — Sir James est malheureux..... Il t'inspira quelque tems une douce pitié..... dis un mot et il revient près de toi..... tu devines le reste;..... enfin choisis entre le déshonneur et la con-

trainte , et préfère les intérêts de notre amour à ceux d'une vaine considération. Ta réponse fixera notre sort..... Je l'attends en tremblant. Caroline , ne prolonge pas plus long-tems mon inquiétude. Apprends-moi bientôt qu'il m'est encore permis de te serrer contre mon cœur , et de te consacrer ma vie.

La première de ces lettres m'était adressée, et l'autre a été trouvée par Lise dans la chambre de Caroline le jour de son départ. Je les ai copiées cette nuit , et les ai envoyées sur-le champ à Frédéric. Juge , d'après l'impression qu'elles te feront, de celle qu'en recevra ce malheureux frère.

LETTRE XLIX.

Lettre à sir James Drymer.

MONSIEUR,

L'INTÉRÊT que vous avez toujours témoigné à la famille de M.me de Varannes, m'engage à vous prier de lui rendre un service important, dont elle ne peut confier le soin qu'à un homme de qui l'extrême délicatesse égale la discrétion. Il s'agit du sort d'une infortunée qu'un instant d'égarement a plongée dans le malheur; et qui se croyant avilie par le crime de son lâche séducteur, peut se porter à tous les excès

d'un affreux désespoir. Caroline est celle pour qui je vous implore ; elle n'a pas craint de nous livrer à la douleur en fuyant loin de nous ; elle est partie en nous laissant ignorer le lieu de sa retraite, mais plusieurs indices me font croire qu'elle s'est transportée au port le plus voisin, dans l'espérance de s'y embarquer. Je n'aurais pas hésité un instant à courir sur ses traces, si j'avais pu quitter ma belle-mère dans l'état où elle se trouve ; mais n'en ayant pas la possibilité, j'ai recours à vous, comme à l'ange protecteur auquel j'ai dû tant de fois ma consolation. Je ne vous indiquerai pas les moyens les plus sûrs de nous secourir dans ce cruel événement, j'ai l'expérience que vous joignez

la grace d'obliger, à tout ce qu'on emploie de plus ingénieux pour y réussir ; et je suis heureuse en pensant que cette occasion vous prouvera ma confiance, mon amitié, et le charme que je trouve à compter sur la vôtre.

LAURE D'ESTELL.

LETTRE L.

Sir James Drymer à Laure.

Je pars à l'instant ; comptez sur votre ami , Laure , il ne jouira d'un moment de repos qu'après avoir rendu Caroline à sa famille , et mérité le choix dont vous l'honorez. Lucie vous remettra ce billet , et vous peindra mieux que moi ce que me fait éprouver votre douleur ; mais elle ne parviendra jamais à vous exprimer tout ce que vous m'inspirez de tendre et de respectueux.

James Drymer.

LETTRE LI.

Frédéric à Laure.

Le trouble où me jette la nouvelle que vous m'apprenez, chère Laure, me met hors d'état de répondre avec quelque suite à votre lettre ;.... des pleurs de rage coulent de mes yeux, en lisant celle de ce misérable..... ! et le desir de venger l'insulte faite à ma famille, est la seule pensée qui m'occupe !... Je vais me précipiter aux genoux du maréchal de V***. Je lui demanderai de m'accorder un congé pour voler au secours de ma mère ;.... de ma sœur... Il ne

le refusera pas à mon désespoir, et je partirai aussitôt pour A***, je me présenterai chez l'archevêque, lui montrerai le titre qui accuse son infame neveu, et je réclamerai contre lui toute la rigueur des lois. Si la faiblesse de son parent veut le soustraire à ma vengeance, je n'attendrai pas qu'un arrêt le condamne, j'irai moi-même plonger mon épée dans son sein.

Faites chercher ma sœur.....
Prenez soin de ma mère.....
Je n'ai d'espoir qu'en vous !.....
Adieu.

LETTRE LII.

Laure à Juliette.

Je viens de recevoir un billet de James, il m'apprend qu'il a rejoint Caroline. Elle est dans ce moment au Hâvre, et retenue à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile avant-hier. James a gagné le capitaine ; son départ est remis à samedi prochain, et je pars avec M. Bomar pour aller porter à cette infortunée tous les secours qu'exige sa situation, et la détourner d'un projet qui désespérerait sa famille. James ne me donne aucuns détails sur la ma-

nière dont il l'a retrouvée ; il me dit seulement qu'il n'a pas voulu la voir en particulier, craignant qu'un homme de son âge , témoignant un si vif intérêt pour elle , ne parût suspect aux personnes qui l'entourent. Cette nouvelle a un peu calmé l'excessive douleur de ma belle-mère. Je laisse auprès d'elle M.me de Gercourt, dont les soins remplaceront les miens ; et je vais employer toute l'éloquence de l'amitié , pour consoler la malheureuse Caroline. Tu frémiras, en lisant la lettre de son frère; il veut se venger. Je redoute bien que sa vengeance n'aggrave nos malheurs. Il est jeune , brave , emporté par la colère ; et l'hypocrisie de son ennemi doit facilement en triompher.

LETTRE LIII.

Laure à Juliette.

J'ai un long récit à te faire, ma Juliette, et j'espère que tu m'excuseras, après l'avoir lu, d'être restée si long-tems sans t'écrire.

Quand nous sommes arrivés au Hâvre, James est venu à notre rencontre ; je me livrais au plaisir de le voir et de le remercier, lorsqu'il nous dit tout-à-coup : — il faut que je vous quitte, il se répand déjà des méchans bruits sur les démarches que j'ai faites pour M.lle de Varannes, et ma présence ici pouvant lui faire du tort, ou

lui causer un embaras pénible, je dois m'en éloigner, quoiqu'il m'en coûte infiniment. — A ces mots je restai interdite. James avait raison, je le sentais, et pourtant je cherchai à le retenir; mais il ne céda point au desir que j'en témoignai, et j'eus le double chagrin de ne rien obtenir de lui, et de lui paraître coupable, en prenant aussi faiblement les intérêts de ma sœur. Après nous avoir expliqué les moyens de parvenir jusqu'à elle, en demandant au capitaine la permission de voir M.lle Thérèse; ce nom étant celui que Caroline avait pris, il partit, en tournant vers moi ses regards; et je me trouvai moins à plaindre, en lisant dans ses yeux le regret de me quitter.

Nous prîmes, M. Bomar et moi, le chemin qui conduit au port. Il nous fallut subir cent questions, avant de parvenir à la chambre du capitaine ; heureusement il était seul, et voulut bien aller chercher lui-même Caroline, qu'il ramena bientôt, en disant : — vous pouvez, ma petite, recevoir vos amis dans ma chambre, je vais donner des ordres, et vous y serez plus libre pour jaser. — En finissant ces mots, il nous salua et sortit. A peine eût-il fermé la porte, que la pauvre Caroline vint se jeter dans mes bras ; ses larmes coulèrent sur mon sein, et nous restâmes quelques momens sans proférer une parole. A la fin M. Bomar rompit le silence, pour exhorter Caroline au courage. — Est-

ce vous, lui répondit-elle, qui devez me flatter de quelqu'espérance ! vous qui savez si bien que je suis condamnée à d'éternels tourmens !.... — Que dites-vous, ma chère enfant, reprit ce vénérable homme ? quoi ! douteriez-vous de la miséricorde du ciel ? Croyez-vous qu'une faute soit à jamais irréparable ? Gardez-vous de cette dangereuse pensée ; c'est elle qui, affaiblissant tous les ressorts de l'ame, la livre au désespoir, et lui ôte les moyens de réparer un moment d'erreur par des années de vertus. Je ne chercherai point à excuser vos torts, ce serait vous les rappeler ; mais l'amitié, plus que le devoir, me porte à vous détourner du projet insensé de quitter votre famille

pour jamais, et à vous engager de recevoir toutes les consolations qu'elle vous offre. Laissez à votre amie, dit-il, en me montrant, le soin de vous choisir un asile honnête ; passez-y deux années dans la retraite, et venez ensuite implorer le pardon d'une mère qui vous aime toujours tendrement, et qui ne le refusera pas à votre repentir. C'est auprès d'elle que vous retrouverez la paix et le bonheur. Ne craignez pas un reproche de sa bouche, le cœur d'une mère n'a de mémoire que pour se rappeler les caresses de son enfant ; et vos attentions pour elle, votre amour filial, lui auront bientôt fait oublier le malheur qui vous sépara d'elle. Laure, cette excellente

amie , dont le zèle pour vous égale l'indulgence , vous apprendra à remplir tous vos momens par d'utiles et agréables occupations. Vous veillerez ainsi qu'elle à l'éducation de sa fille , vous cultiverez vos talens , vous éviterez à votre mère l'ennui de se mêler des soins du ménage , et si Frédéric fait quelqu'étourderie , c'est encore vous qui demanderez sa grace.... Voyez , ma chère enfant , tous les secours que le ciel vous envoie ; ne les rejetez point , rendez-vous en digne par votre résignation ; et croyez que Caroline est encore chère à sa famille , et peut en faire le bonheur. — Le sublime du langage de la vertu est d'être irrésistible , et ce que n'eussent pas fait des années de repro-

ches et de remontrances, un mot consolant l'opéra. — Caroline transportée de reconnaissance, se jetta aux pieds de ce respectable vieillard, aux miens, et dit : — ô vous, que j'ai méconnus trop longtems, vous dont les vertus auraient dû me servir de modèle, je m'abandonne à votre céleste bonté ; soyez mes guides, mes consolateurs, je me soumets à tout ce que vous ordonnerez ; j'allais consacrer ma vie aux remords et à la misère ; vous venez de la ranimer en me donnant l'espoir d'en faire un meilleur usage. Je ne suis donc pas vouée au mépris universel, puisque deux êtres aussi vertueux daignent s'intéresser à moi? — Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage ; elle parut s'affoiblir.....

M. Bomar s'empressa d'aller chercher quelque boisson cordiale qui pût la soutenir, car la malheureuse nous avoua qu'elle n'avait rien pris depuis deux jours. Quand ses forces lui revinrent, je chargeai M. Bomar de la conduire à notre auberge, pendant que je ferais un conte au capitaine, pour lui expliquer la nouvelle résolution que M.lle Thérèse avait prise de ne pas partir. Je le rencontrai sur le pont, il se trouva fort honoré de ma confidence; il alla jusqu'à me promettre le secret sur cette aventure, en disant : — Je me doutais bien que ce beau jeune homme ne la laisserait pas partir, il avait trop fait pour retarder mon voyage. — Je n'eus pas l'air d'entendre ce qu'il voulait

dire, et je rejoignis Caroline et M. Bomar. Celui-ci me dit lorsque j'entrai : — Nous avons rempli la moitié de notre mission ; il faut, sans perdre de tems, nous occuper de l'autre, et ce soin me regarde. Je connais un honnête laboureur qui demeure à six lieues d'ici, dont la famille composée de sa femme et de ses deux filles, est aussi respectable que lui ; il habite une ferme considérable, et sa fortune lui permet de vivre dans une agréable aisance. Je pense que dans toute sa maison il aura bien un petit logement de libre, et je suis sûr qu'il me le cédera avec plaisir ; je lui dirai que je le destine à une jeune femme, dont les malheurs et le caractère sont également intéressans ; et je revien-

drai promptement vous rendre compte du succès de mon entreprise. — Nous le remerciâmes de son empressement ; bientôt après il partit dans ma voiture ; et je restai seule avec Caroline.

Lorsqu'elle fut un peu revenue de son trouble , je tentai de la distraire par quelques mots étrangers à sa situation ; mais elle me prouva que le malheur est comme l'amour , il n'a qu'une idée ; on le fatigue en voulant le distraire ; on n'adoucit ses peines qu'en mêlant ses pleurs aux siens. Persuadée de cette vérité , je lui parlai de ce qui l'occupait uniquement ; et c'est dans cette conversation qu'elle me fit le récit que je vais te rapporter.

« Quand M. de Cérignan arriva

au château, me dit-elle, » vous savez de quel sentiment mon cœur était rempli ; et je vous dois l'aveu de toutes les pensées injurieuses qui me vinrent contre vous, ma sœur, pour me punir d'avoir pu les concevoir. Je crus m'apercevoir que sir James vous aimait, et (pardonnez ma franchise) que son amour ne vous était point indifférent. — A ces mots, mon front se couvrit de rougeur. — Désespérée par ce soupçon, continua-t-elle, je pris la résolution de surmonter ma faiblesse ; mais je ne pus me défendre d'un léger ressentiment contre vous. J'imaginai que votre caractère, les grâces de votre personne, m'enlevaient un cœur qui peut-être m'aurait appartenu sans vous ; et

je livrai mon ame à tous les tourmens de la jalousie. J'étais dans cet état pénible, quand M.me de Gercourt vint m'offrir ses conseils et son amitié ; elle avait deviné une partie de mes chagrins, je lui confiai le reste. Elle me promit qu'avant peu je serais guérie d'une passion, qu'elle disait être méprisable. Elle jeta sur sir James un ridicule qui me choqua d'abord, mais je souris peu-à-peu de ses épigrammes, et je parvins au point de trouver, comme elle, que sa bizarrerie rendait par fois sa société insupportable. Satisfaite de ce premier succès, elle employa tous les ressorts de son esprit pour captiver ma confiance ; m'épouvanta par les principes austères de sa morale ; me fit un crime du genre

de vie que je menais, et finit par éloigner de moi les auteurs que je lisais, en prétendant que leur philosophie me conduirait à l'athéisme, et l'athéisme à tous les vices. Je lui observai qu'ils n'avaient pas produit cet effet sur vous ; mais elle me répondit qu'ils avaient déjà corrompu votre cœur, et crut m'en donner la preuve, en m'assurant que du jour où je vous avouai mon amour pour sir James, vous aviez formé le projet de le détacher de moi, par pure coquetterie ; car elle avait la certitude, disait-elle, que dans le même instant où vous l'attiriez par des regards séduisans, vous répondiez plus réellement encore à la passion que vous inspiriez à mon frère. J'avoue que cette calomnie

acheva d'aliéner mon esprit ; je lui promis de rompre tout commerce avec vous, et j'allai me confesser à l'abbé de Cérignan de toutes les fautes que je pensais avoir commises, en aimant un homme indigne de mon affection, et en plaçant ma confiance dans une femme impie. L'abbé reçut mes aveux comme ceux du plus grand criminel ; je n'obtins son absolution qu'en faisant au ciel le serment de me consacrer désormais toute entière à lui, et d'expier par la pénitence le péché mortel, d'avoir livré mon ame à de profanes desirs. Depuis ce moment il se joignit à M.me de Gercourt pour m'engager à m'occuper uniquement du soin de mon salut. Il me répéta souvent que sir James

était protestant, et qu'en liant mon sort à celui d'un hérétique, je me serais condamnée volontairement aux peines éternelles. Cette idée, en remplissant mon cœur d'une terreur affreuse, en chassa jusqu'au souvenir de celui que deux mois avant je regardais comme un être adorable. Dès-lors tous mes jours s'écoulèrent dans le recueillement et la prière. L'abbé passait habituellement deux heures de la matinée avec moi, il me faisait de saintes lectures, auxquelles ma mère se lassa bientôt d'assister. Hélas ! pouvait-elle s'imaginer qu'un homme dont l'état et le caractère semblaient devoir inspirer le respect, dût être un jour la cause du désespoir de sa famille ! — Ici Caroline s'arrêta

pour laisser couler ses larmes ; mais reprenant bientôt ; — l'abbé se voyant plus libre, dit-elle, me fit de nouveaux sermons, dans lesquels il me parla de l'amour qu'on devait porter à la divinité, comme d'une passion frénétique. Il me disait : « — Vous ne serez digne de goûter la félicité suprême qu'en adorant votre dieu avec ivresse. Alors il me peignait ce dieu rayonnant de gloire et de beauté, il m'en traçait une image enchanteresse, et fixait l'époque de mon bonheur, au jour où sa divine bonté laisserait tomber sur moi un regard bienveillant. Ces discours embrasaient mon ame d'un feu que je croyais aussi pur que le ciel ; mon imagination axaltée se plaisait à contempler

cet être idéal, dont les perfections surpassaient tout ce que la nature offre de plus aimable; et l'espoir de mériter ce regard bienfaisant m'enivrait au point d'égarer ma raison. Après avoir passé une semaine dans les jeûnes et les prières, je vins un jour demander à l'abbé, si tant de ferveur ne m'obtiendrait pas incessamment un bienfait du ciel? A ma question je vis ses yeux briller de joie, il m'en fit plusieurs sur l'état de mon cœur et d'autres que je ne compris pas. Je lui peignais ce que j'éprouvais, quand tout-à-coup se jetant à mes pieds : — c'en est trop, dit-il, ce dieu que tu adores a consumé mon cœur de tout l'amour qui doit payer le tien; il nous ordonne d'être heu-

reux. — La surprise, la crainte, un sentiment inconnu, m'ôtèrent l'usage de mes sens, et ce moment fut celui qui me précipita dans l'abîme du désespoir..... Je fus long-tems à ignorer mon malheur; mais je ne sais quel instinct m'ayant portée à fuir l'abbé, j'en reçus une lettre qui me frappa aussitôt d'une affreuse lumière. Je restai plusieurs jours dans l'anéantissement ; à la fin m'apercevant d'un changement extraordinaire dans mon état, je lui écrivis » que le ciel voulait punir son crime en en laissant un fruit, et je lui demandai de chercher un asile où je pusse cacher ma honte et mourir. Il ne me répondit que pour me proposer une nouvelle infamie. J'en frémis, il

s'en

s'en aperçut ; et deux heures s'étaient écoulées depuis que j'avais reçu sa dernière lettre, quand on m'annonça son départ : vous savez ce que cette nouvelle me fit éprouver..... Je ne vis plus de ressource pour moi qu'en M.me de Gercourt. J'allai baigner ses genoux de mes larmes ; je lui fis l'aveu de ma faute ,..... j'implorai son assistance , sa pitié.....! Le croiriez vous , Laure !.... Elle me repoussa..... Son mépris m'accabla des expressions les plus dures ; elle alla jusqu'à me menacer de la malédiction de ma mère ,..... m'ôta tout espoir de la fléchir , et refusa de lui dire un seul mot en ma faveur, ajoutant qu'on la soupçonnerait d'avoir protégé ce commerce odieux, si

elle avait la faiblesse de chercher à l'excuser. — Ce fut après cette horrible scène que je vous écrivis, et que je me décidai à fuir pour jamais la maison paternelle. J'attendis que tout le monde fût endormi pour exécuter plus sûrement mon dessein ; je pris mes vêtemens les plus communs ; et après avoir rempli mes poches de mes bijoux, et d'une légère somme acquise par mes économies, et destinée à secourir les malheureux, je descendis dans le jardin ; je trouvai dans un des potagers une échelle qui me servit à monter sur le mur, et sans penser au danger que je courais, je m'élançai de l'autre côté, et retombai sans m'être fait aucun mal. Je pris la route de D***, et marchai

tant que mes forces me le permirent; mais les sentant épuisées, je fus contrainte de m'arrêter à la porte d'une auberge, près d'un petit village. On m'y reçut assez bien. Je dis que j'étais une femme de chambre renvoyée, et que j'allais au Hâvre pour y occuper une nouvelle place. L'aubergiste parut me croire, et me conduisit dans une espèce de grainier destiné aux voituriers. Là je passai le reste de la nuit couchée sur un matelas et tremblante de froid. A six heures du matin, l'aubergiste frappa à ma porte, et me demanda si je voulais profiter d'une occasion pour me rendre au Hâvre? — La mère Geneviève, ajouta-t-il, y va vendre du grain; elle vous prendra dans sa charrette si vous voulez

payer la nourriture de son cheval. C'est une bonne femme, sa voiture est couverte, et vous y serez bien, la petite. — Je lui répondis que j'acceptais avec plaisir, et je descendis aussitôt dans la cour; il me fallut déjeûner avec la mère Geneviève, attendre qu'elle eût vidé sa bouteille de vin, et subir tous les propos grossiers qu'il lui plut de m'adresser. Enfin nous montâmes dans sa charrette, et le lendemain matin nous arrivâmes au Hâvre, sans nous être arrêtées que pour prendre quelques momens de repos. Mon premier soin fut de me transporter sur le port; je desirais passer en Angleterre; mais ayant vu les préparatifs du départ d'un vaisseau qui faisait voile pour Saint-Domingue,

je me présentai chez le capitaine, et m'informai de ce qu'il m'en coûterait pour faire un aussi long voyage. Le prix qu'il me demanda n'excédant pas la somme que je possédais, je voulus la déposer entre ses mains; mais il hésita de la prendre, et me questionna sur les motifs qui m'engageaient à quitter la France. Je lui répondis qu'ayant un parent à St.-Domingue, mes intérêts m'y conduisaient; que mon état étant celui d'une ouvrière, j'avais amassé la somme que je lui déposais, dans l'intention de subvenir aux frais de mon voyage. Il refusa néanmoins de l'accepter, en me disant que je m'acquitterais à mon arrivée; — d'ailleurs, ajouta-t-il, si vous travaillez bien, je vous recomman-

derai à ma femme qui pourra vous prendre à son service. — Sans considérer ce qu'il y avait d'humiliant pour moi dans cet offre, je l'en remerciai. Il m'inscrivit sur sa liste sous le nom de Thérèse ; et après avoir fait l'emplette d'un petit trousseau, je revins à bord du navire. Le lendemain de ce jour, le capitaine me fit appeler sous prétexte de me demander mon passe-port ; j'allais lui avouer que je n'en avais pas, lorsqu'en passant sur le pont, j'aperçus sir James, conversant avec lui, sur le bord de la jettée. Je fis un cri involontaire, il se retourna, me vit, et s'éloigna aussitôt. Dans ce moment le capitaine vint à moi, et m'apprit que les vents le forçaient à retarder son départ de

deux jours ; il me vint à l'idée que sir James était peut-être chargé par ma famille de me faire arrêter ; ce soupçon me fit frémir, mais je n'avais aucun moyen d'échapper à mon sort, et je me résignai à tout. Quelques soient les événemens, me disais-je, ils ne sauraient augmenter mon malheur, il doit durer toujours, et je n'ai que l'espérance d'y succomber. Je m'abandonnais à cette triste pensée, quand vous êtes venue ranimer mon courage et me sauver des horreurs de la misère et du désespoir ».

Ici Caroline se tut, et je restai plongée dans les réflexions que me fit naître son récit. Je contemplai cette malheureuse victime du fanatisme et de l'hypocrisie, et je

me dis : — Voilà le fruit de nos institutions ! cet homme contraint au célibat par une loi barbare, a commencé par violer son serment pour obéir à la nature ; et de ce premier crime est passé à un autre. Peut-être était-il né pour remplir saintement les devoirs d'époux et de père, et certainement il est moins coupable que ceux qui l'ont porté à embrasser un état, dont le premier devoir est de persuader aux autres ce dont on doute soi-même ; mais combien sont plus coupables encore ceux qu'aveugle une absurde crédulité ; qui, s'imaginant qu'un jeune homme, par la seule raison qu'il est revêtu d'un pouvoir sacré, est à l'abri de toutes les faiblesses, lui confient ce qu'ils ont de plus

cher, le repos et l'honneur de leur famille !

Nous passâmes le reste de la journée à parler des nouveaux arrangemens à prendre, dans le cas où M. Bomar aurait réalisé son projet; et quand il revint le lendemain nous instruire du succès de ses démarches, il nous trouva toutes disposées à partir pour la ferme de Berville. Nous y fûmes rendus en moins de trois heures, et je ne saurais te peindre l'accueil aimable que nous reçûmes des bonnes gens qui l'habitent. Le père Mathurin nous présenta sa femme et ses deux filles ; Marie, l'ainée des deux, est grande, belle et d'une physionomie douce. Sa petite sœur Suzette, moins âgée de quatre ans, est aussi vive

que jolie. C'est elle qui nous a conduit à l'appartement de Caroline, que nous avons trouvé simple, mais fort commode. M. Bomar m'a bien assuré que, d'après ce qu'il a dit à cette famille, ma sœur y sera traitée avec respect et amitié, nous l'avons quittée, non sans répandre beaucoup de larmes; mais avec la douce certitude de la savoir entourée de gens estimables, dont les soins pourvoieront à tous ses besoins. Nous sommes convenus que M. Bomar viendra la voir tous les mois pour lui donner des nouvelles de ceux qui l'intéressent, et qu'aussitôt mon retour à Varannes; je lui enverrai des livres, des dessins, et tout ce qui pourra l'occuper agréablement. La ferme de Berville n'est

qu'à seize lieues de Varannes, et tu penses bien que toutes les fois qu'il me sera possible de m'éloigner pendant quelques jours, je viendrai les passer près de ma pauvre sœur.

La joie de ma belle-mère en apprenant ce que nous avions fait pour sa fille, ne peut se comparer qu'à la douleur qu'elle a ressentie, en la croyant perdue pour toujours. J'avoue que j'ai mis quelque malignité dans les expressions dont je me suis servie devant M.me de Gercourt, en plaidant la cause de Caroline. J'ai facilement persuadé à sa mère qu'elle n'avait été entraînée à sa faute, que par la séduction la plus dangereuse; et j'ai dit en regardant M.me de Gercourt : peut-être eût-on évité

cet éclat, si la malheureuse coupable se fût confiée à une indulgente amie, dont les sages conseils l'eussent empêchée de prendre un parti désespéré. A ces mots je l'ai vue pâlir, et sa confusion m'a fait pitié. Je me suis bien promise de ne pas l'augmenter, et de garder le plus profond silence sur les calomnies qu'elle a répandues sur mon compte. Sa méchanceté ne peut plus nuire qu'à moi, et j'ai trop d'armes contre elle pour m'en inquiéter.

Adieu, ma Juliette, j'ai tant écrit que mes yeux en sont fatigués.

LETTRE LIV.

Laure à Juliette.

Frédéric vient d'arriver, il est dans un état de délire qui fait pitié .... il a résolu de donner sa démission, ne voulant plus défendre au péril de sa vie, un pays où règne l'injustice ..... Nous espérons qu'il ne persistera pas dans cette résolution, bien qu'elle soit inspirée par l'exemple le plus décourageant.

Tu sais qu'il avait dessein de dénoncer l'abbé de Cérignan à l'archevêque d'A*** pour en obtenir vengeance. Il s'est en effet

présenté chez lui, mais quelle a été sa surprise, quand après lui avoir remis la lettre qui accusait l'infame suborneur, il a entendu sortir ces mots de la bouche du prélat: »—On vous a trompé, monsieur, cette lettre n'est point signée de mon neveu; et l'on a seulement contrefait son écriture. Les mœurs et la pitié du vertueux abbé de Cérignan ne sauraient être atteints de cette calomnie.»—Frédéric indigné d'une telle réponse, se leva aussitôt, et demanda où logeait l'abbé de Cérignan. — Vous le chercheriez en vain, reprit froidement l'archevêque, il est parti cette nuit pour Rome, je l'ai chargé d'une mission importante près le souverain pontife; le clergé de France l'a honoré de

ses pouvoirs, et le récompense par cette mission du zèle qu'il a toujours porté aux intérêts de l'église. — Frédéric voulut ajouter quelques nouvelles preuves à celle qu'il lui donnait contre l'abbé, mais il fut interrompu par ces mots : — songez, Monsieur, que l'abbé de Cérignan est mon parent, mon protégé; et qu'on n'offense pas impunément un homme de mon rang. — Attéré par cet orgueilleux despotisme, mon beau-frère sortit, et alla se plaindre au maréchal deV*** qui lui dit : »—Je suis convaincu, mon ami, que votre cause est bonne, mais fut-elle plaidée par Cicéron lui-même, vous la perdriez; ainsi renoncez à votre vengeance, allez près de votre famille offrir et chercher des

consolations; moi je m'engage à vous envoyer, sous dix jours, un congé signé du ministre, qui vous permettra de rester quelques tems près des objets qui vous sont chers. — Cette preuve d'affection calma un peu la colère de Frédéric; mais il lui en reprend par fois des accès effrayans. Il faut toute la sagesse des conseils de James pour le ramener à la raison. Depuis son retour, James semble me fuir, et j'en éprouve une peine accablante; je n'ose pas t'avouer qu'au milieu des chagrins qui devraient m'affliger uniquement, la crainte de lui déplaire est celui qui m'occupe le plus.

LETTRE LV.

Laure à Juliette.

Le calme renait ici . . . , au désespoir a succédé la douleur, à la douleur la mélancolie. Ma belle-mère se porte mieux depuis qu'elle est moins inquiète du sort de Caroline. Frédéric a été voir sa sœur, et les pleurs qu'ils ont versés ensemble ont soulagé leurs cœurs. Il est revenu au château avec un sentiment de reconnaissance pour moi, qu'il m'a exprimé si vivement, que James et M.me de Gercourt en ont paru scandalisés. Depuis ce moment je n'ai pas revu

James ; cependant le desir de le rencontrer m'a fait aller à Savinie; j'ai passé une soirée avec Lucie, mais son frère n'a pas daigné monter dans son appartement ; et je suis repartie l'ame oppressée, et les larmes aux yeux. En rentrant chez moi, j'ai appris de Lise, que M.me de Gercourt avait eu dernièrement une longue conversation en se promenant dans le parc avec lui ; aussitôt l'idée m'est venue qu'elle m'avait calomniée ; et que la conduite de James était la suite des effets de sa méchanceté. Présumant qu'il me serait facile de détruire cette impression, je ne me suis occupée que des moyens d'y parvenir, et voici ce que j'ai résolu : j'irai tous les matins, avec ma fille, dans le petit bois où je

l'ai déjà rencontré ; je sais qu'il vient souvent s'y reposer, et si le hasard l'y amène bientôt, dût-il deviner tout l'amour qu'il m'inspire, je lui dirai que mon amitié pour Frédéric est le seul sentiment que je puisse jamais lui porter ; que M.me de Gercourt ne me pardonnant point de mépriser ses opinions, me traite en ennemie, et que j'ai cherché cette occasion de le désabuser des idées qu'elle lui a probablement suggerées sur mon compte. Enfin, ma Juliette, je préfère m'abaisser à une justification humiliante, que de le laisser dans une erreur qui me serait funeste. Il verra le prix que j'attache à son estime, il verra ma faiblesse, son empire ; et par amour ou par pitié, il m'épargnera

les marques accablantes de son indifférence, je n'ai plus la force de les supporter.

Je reçois à l'instant une lettre de Dupré qui m'apprend que je suis propriétaire de la terre d'Estell. Quand pourrai-je y vivre dans une retraite absolue ? . . . .

LETTRE LVI.

Laure à Juliette.

Je ne sais comment te raconter ce qui vient de m'arriver, Juliette,... je l'ai vu, et j'y crois à peine.... Ce matin, retenue chez moi par le mauvais tems, je travaillais dans mon cabinet, quand Lise vint m'annoncer la visite de sir James..... A cette nouvelle, mon cœur battit de joie, et sans penser à cacher mon trouble, je donnai l'ordre de le laisser entrer. Je me félicitais de pouvoir l'entretenir un moment,..... mais, ô ciel ! que devins-je ! lorsque je

le vis s'approcher de moi..... fixer d'un œil égaré le portrait de Henri,.... faire un mouvement d'horreur..... et se précipiter hors de la chambre..... Je crus quelque tems que mon imagination se repaissait d'un songe; je me levai, et m'étant approchée de ma fenêtre, j'aperçus sa voiture qui s'éloignait..... Saisie de cette apparition, je tombai sur un siége et restai immobile : l'arrivée de Frédéric me tira de cette espèce d'assoupissement; à sa physionomie je crus qu'il venait m'annoncer un nouveau malheur, et mon étonnement redoubla quand il me dit : — Excusez cette démarche, madame, j'en sens toute l'inconséquence, mais il faut que votre franchise me tire de l'horrible état

où je suis : — Que voulez-vous, lui demandai-je avec effroi ? — je veux, reprit-il, que vous m'ôtiez tout espoir, en m'avouant que sir James vous aime, et que vous répondez à son amour ; . . je veux être convaincu de la fausseté de son ame, et aller l'accabler des reproches dus à sa perfidie . . . . . Il savait que je vous adorais ; et après m'avoir juré de ne jamais former le projet de s'unir à vous ; le cruel n'a pas craint de m'arracher votre cœur ! . . . . . tout-à-l'heure il sortait de chez vous. Je l'ai rencontré . . . . . Son regard m'a fait frémir . . . . ; il m'a fui, et je ne sais si c'est pour me cacher son ivresse ou son désespoir. — Cet indigne soupçon me rendit mes forces, et reprenant ma fierté :

— Qui vous a donné le droit, lui dis-je, de m'insulter ainsi? pour ne pas répondre à votre amour! dois-je vous rendre compte de tous les sentimens de mon ame? non, monsieur, un homme capable d'un semblable procédé n'est pas digne de ma confiance; mais je veux bien vous éviter un nouveau tort, en vous jurant que jamais sir James ne m'a déclaré la passion que vous lui supposez; qu'il est digne de votre amitié, et qu'il vous a tenu sa parole. — A cette dernière pensée je fondis en larmes; Frédéric se jetta à mes pieds. — Je vous afflige, reprit-il, je suis un monstre; et si la pitié vous engage à me pardonner, la justice veut que j'expie ma faute; en achevant ces mots, il me quitta.

» Il

» Il a juré de ne jamais former le projet de s'unir à moi, » répétai-je en me voyant seule ! voilà l'arrêt du destin de ma vie ! . . . mais si son cœur avait violé cet affreux serment ? . . . . s'il m'aimait ? . . . . . ah ! je consentirais sans peine à sa résolution ! tout ce que j'ai vu d'inexplicable dans sa conduite, est peut-être une suite de la violence qu'il se fait pour cacher son amour ! . . . . Peut-être a-t-il cru voir dans le portrait de Henri celui de Frédéric ? leur ressemblance aura causé son erreur et sa fuite. S'il était vrai ! . . . . . il serait jaloux, et je ne serais point à plaindre, car être aimé de lui est le seul bonheur où j'aspire . . . . . mais, que pense-tu de cette promesse ? de

la fureur de Frédéric ? . . . et qu'en pensai-je moi-même ? hélas ! je n'en sais rien . . . Mon ame froissée par tant de sensations différentes, ne laisse pas à mon esprit la faculté de se reconnaître . . . . Depuis un certain tems, chaque événement m'afflige, ou me laisse dans une incertitude cruelle, et je ne sais quel sinistre pressentiment m'inspire la crainte de la voir cesser. Je te l'ai dit souvent, Juliette ; ta Laure n'est pas née pour le bonheur. Puisse son Emma jouir d'un sort plus heureux !..

LETTRE LVII.

Laure à Juliette.

Frédéric est parti aussitôt après la scène que nous avons eue ensemble; sa mère m'a dit qu'elle présumait qu'il était allé voir sa sœur; et deux jours se sont écoulés depuis ce moment. Lis le billet que je reçois de son valet-de-chambre, et vois si tous les malheurs ne sont pas réunis sur notre famille.

De D****

Madame,

»Excusez la liberté que je prends de vous écrire; je n'ai trouvé que ce moyen de sauver mon maître

de l'excès de son désespoir. Il est arrivé ici dans le plus grand désordre. Plusieurs de ses amis l'ayant rencontré, l'ont engagé à se distraire et l'ont emmené chez eux; il y a passé la nuit dernière, et ce matin quand il est revenu il n'était plus reconnaissable. Il me dit qu'il voulait se tuer, parce qu'un homme qui venait de perdre au jeu plus que sa fortune, n'était plus digne de vivre. Enfin, madame, je n'ose le quitter, et je pleure comme un malheureux de le voir dans cet état. Daignez envoyer, par pitié, quelqu'un à son secours; car s'il reste encore un jour abandonné à lui-même, je ne réponds plus de sa vie. »

Je suis etc.

André Chénaut.

Il n'y a pas un moment à perdre, et je vais sur l'instant offrir à Frédéric la somme qui doit l'acquitter. Mais comment aller le trouver sans instruire sa mère du motif de mon départ, et sur-tout sans me compromettre? . . . . . il m'en coûtera, n'importe, je me résigne au seul moyen qui satisfasse à ces deux points. Je vais demander un entretien secret à M.me de Gercourt, elle sentira la nécessité d'épargner à M.me de Varannes la nouvelle de ce malheur que nous devons lui laisser toujours ignorer; je flatterai son amour-propre, en la priant de partager avec moi le plaisir de secourir le fils de son amie; et j'espère la déterminer à m'accompagner à D****. Nous partirons

après le coucher de M.me de Varannes, et nous pourrons revenir d'assez bonne heure, pour qu'elle ne soupçonne pas notre absence, je suis sûre de la discrétion des gens de la maison. La présence de M.me de Gercourt ôtera à cette démarche toute apparence d'inconséquence; et nous arriverons peut-être assez à tems pour sauver Frédéric.

LETTRE LVIII.

Laure à Juliette.

MADAME de Gercourt s'est prêtée de la meilleure grace à l'exécution de mon projet; et sans approfondir les raisons de cette complaisance, je lui en ai témoigné les plus vifs remerciemens; nous sommes parties hier soir à onze heures; il était près d'une heure du matin lorsque nous arrivâmes à D**** ; mon postillon avait conduit souvent Frédéric à son hôtel, il nous y mena. A peine eut-il frappé à la porte, qu'André vint nous aider à descendre de

voiture, et nous fit entrer aussitôt dans l'appartement de Frédéric. Juge de ma surprise . . . . . James était près de lui, et tous deux paraissaient dans la plus parfaite tranquillité . . . . A cette vue M.me de Gercourt lança un regard sur moi qui semblait me demander si l'on se jouait d'elle? . . . j'étais moi-même stupéfaite . . . . mais Frédéric devinant le motif de notre voyage, fit cesser notre étonnement en nous apprenant, qu'André avait instruit son ami de la faute impardonnable qu'il venait de commettre, et que sir James était venu aussitôt le tirer d'une situation aussi embarrassante que désespérée. Alors M.me de Gercourt lui montra la lettre d'André, et dit à James que nous ne lui

pardonnerions jamais de nous avoir prévenues. Il ne l'entendit probablement pas, car il ne lui fit aucune réponse; les yeux attachés sur moi, il semblait plongé dans la plus profonde rêverie; ses traits étaient presqu'aussi altérés que ceux de Frédéric; mais celui-ci portait sur sa physionomie l'expression de la joie; elle était si vive que ne pouvant la contenir, il dit, en s'adressant à moi : — Cessez de plaindre mon sort, adorable Laure, jamais il ne fut plus heureux. La générosité de mon ami, l'intérêt que vous me témoignez, tout se réunit pour combler ma félicité. — Il s'arrêta pour attendre ma réponse; M.me de Gercourt observant mon silence, m'engagea à le rompre, et augmenta

encore ma confusion, en ajoutant : — Allons, bonne Laure, soyez indulgente, et pardonnez à cet aimable étourdi; il est coupable, je l'avoue, mais que ne fait point excuser un amour véritable ! J'allais prendre la parole pour détromper M.me de Gercourt sur la cause de mon silence, quand sir James s'approcha, et me dit : — C'est vous seule, madame, qui avez le pouvoir de consoler Frédéric des chagrins qu'il vient d'éprouver; malgré ses torts il est digne de l'intérêt qu'il vous inspire, et j'espère apprendre bientôt que vos vœux et les siens sont satisfaits. — En finissant ces mots, il sortit et me laissa dans un état impossible à décrire. M.me de Gercourt interprêta mon trouble en faveur

de Frédéric ; je n'avais plus aucun intérêt à détruire son erreur ; et sans écouter ce que tous deux me disaient, je donnai l'ordre qu'on mît à ma voiture des chevaux de poste, et nous repartîmes sans qu'ils aient obtenu un seul mot de ma bouche.

Depuis trois heures que je suis de retour, enfermée dans mon appartement, je t'écris et je pleure, ... mais tranquillise-toi, Juliette, ta Laure triomphera bientôt de sa faiblesse ..... elle avait une excuse dans l'espoir d'être aimée ..... présentement sa passion la rendrait méprisable, si elle avait la lâcheté de s'y abandonner !.... c'est lui qui me conseille de lui être infidelle !... il me verrait d'un œil paisible répondre

à l'amour de Frédéric.... il le desire.... ô ciel !.... et je pourrais regretter un cœur si peu digne du mien ? non, mon amie, je n'ai plus rien à redouter, son indifférence à glacé mon cœur ; il a repris sa fierté, son courage, il se félicite de n'avoir jamais confié qu'à toi l'indigne amour dont il fut consumé, pour qu'il n'en reste désormais qu'un faible souvenir.

LETTRE LIX.

Caroline à Laure.

JULIETTE, il va partir .... Lucie m'apprend le retour de M. Billing. Il arrive de Londres, et apporte à James une lettre de milord Drymer. Cette lettre lui promet le pardon de son père, s'il consent à accepter la main de la fille du duc de Wereford.... Il cède aux instances de sa famille! à l'ambition peut-être..... et sûrement il ne presse son départ que pour jouir plutôt du bonheur qui l'attend!..... Vois, à quel point se sont ranimées les forces de mon ame! j'ai appris cette nouvelle

avec calme. Son absence, me suis-je dit, m'aidera à le chasser plutôt de ma pensée..... Ma fille ne recevant plus ses caresses, cessera de m'en parler.... et si sa sœur va bientôt le rejoindre, rien ne me le rappellera..... Je vais donc retrouver le repos..... mes jours ne seront plus troublés par la crainte, ni par la douleur de voir s'évanouir de vaines espérances..... mon cœur n'éprouvera plus ces tumultueux battemens qu'il ressentait à son approche, et mes larmes vont s'arrêter..... Mais, d'où vient qu'en ce moment un froid mortel me glace?.... ma main tremble..... je respire à peine..... la fièvre me saisit..... elle est une suite naturelle des fatigues qui m'ont accablée depuis

quelques jours..... je vais me reposer..... dans peu je serai en état de continuer cette lettre, et de répondre à la tienne..... j'ai besoin de la relire..... je ne me souviens pas de ce qu'elle contient..... je n'ai plus une idée....

A 6 heures.

M. Billing sort de chez moi.... il accompagne James à Londres... et leur départ est fixé à demain matin..... Demain nous serons séparés pour jamais..... il me semble que ce malheur doit être le dernier pour moi. Crois-tu, Juliette, que je puisse exister sans lui?... Oh! mon Emma; pardonne-moi cette affreuse pensée!..... quel est donc l'ascendant de ce

fatal amour, s'il peut inspirer un instant à l'ame d'une mère le barbare projet d'abandonner son enfant !..... mais tout sentiment de vertu n'est pas éteint dans mon cœur..... le souvenir de Henri y règne encore..... je vivrai pour sa fille; je vivrai pour me punir de lui avoir préféré un ingrat !..... et si mes forces n'égalent pas mon courage, c'est toi qui me remplaceras près d'elle; c'est toi qui lui diras : « Ta mère avait juré de te consacrer sa vie, le ciel n'a pas voulu la prolonger ; mais si son ame lui survit, la mort n'aura rien changé à sa tendresse pour toi !... »

Adieu, je ne puis achever....

LETTRE LX.

Laure à Juliette.

Depuis deux heures le soleil paraît..... James est déjà loin de moi..... il est parti sans que mes yeux lui aient dit un dernier adieu !..... il va porter la joie au sein de sa famille ; et le souvenir de Laure ne troublera point la sienne..... Comment parviendrait-il jusqu'à lui ?..... entouré des amis de son enfance, près d'un père qui le chérit..... dans les bras d'une épouse !..... ira-t-il se rappeler une infortunée qui peut mourir pour lui, sans que la nou-

velle de son malheur vienne jamais altérer le charme de sa félicité !... Je sens que cette idée augmente encore l'oppression de mon cœur.. Adieu..... je vais chercher à respirer sur le bord de la mer..... je vais contempler cet océan terrible. Hélas ! bientôt lui seront confiés les jours de mon amant !..... et, sans penser que livré à ses flots il s'éloigne de moi, j'invoquerai le ciel pour qu'il daigne en prolonger le calme.

LETTRE LXI.

Laure à Juliette.

Viens à mon secours, Juliette, viens m'aider à supporter ma joie et ma douleur!.... ces deux sentimens se partagent mon ame, et rien n'égale le trouble qu'ils y font naître.... Ce matin le bonheur me semblait impossible.... je desirais la mort..... tout a changé pour moi..... écoute :

Après avoir long-tems erré sur les bords de la mer, épuisée de douleur, mais cherchant par-tout à l'accroître en m'approchant des lieux remplis d'une image si chère;

j'entrai dans ce bois où pour la première fois je me sentis presser contre son cœur. Là, je m'assis à la même place, et fixant les yeux sur celle qu'il avait occupée, je crus l'y revoir encore. Dans cet excès de délire, je tirai de mon sein la lettre qu'il m'écrivit, lorsqu'il s'éloigna pour sauver les jours de mon enfant, je la relus et m'adressant au ciel : O toi, m'écriai-je, dont la volonté suprême s'oppose à tous mes vœux! détruis donc l'amour qu'il t'a plu d'allumer dans mon cœur!.... éteins le feu qui me dévore! ôte-moi, s'il se peut, jusqu'au souvenir de l'ingrat qui n'a pas daigné répondre à cet amour! rends-moi au repos, à la vertu, et préserves ma fille du malheur qui m'acca-

ble ! . . . . . il m'abandonne sans regret . . . . . donne-moi son indifférence, ou permets que je succombe à mes maux. — O ciel ! n'exauce pas ces vœux, me répond une voix adorée, punis mon crime ! apprête ta vengeance ! . . . Je suis aimé, je puis tout supporter. . . . O ma Laure, dit James en se jettant à mes pieds; reçois les sermens de celui qui t'adore ! Apprends que depuis long-tems je ne vis que pour toi ; que dis-je ! ô ciel ! je n'ai commencé à vivre qu'en t'aimant. Jusqu'à ce jour, ébloui par de trompeuses apparences, j'avais cru connoître l'amour ; je nommais des larmes de tendresse, celles que l'orgueil outragé m'avait fait répandre pour

une perfide..... Mais ce que tu m'inspiras, détruisit bientôt mon erreur, et je ne vis plus que toi dans la nature, ton sourire fit mon bonheur, et tes peines mon supplice. Les remords, la jalousie, en déchirant mon ame n'ont fait qu'augmenter mon amour. J'ignorais le tien, et j'ai voulu te fuir. Mais quelle puissance au monde pourrait en ce moment m'arracher de tes bras?... Répète-moi, ô ma divine amie, que le même sentiment remplit ton cœur!... que je suis tout pour toi, et que tu m'appartiens.... Il faut qu'à force de bonheur, tu me fasses oublier mon crime et mes tourmens. — Tu m'aimes donc, lui dis-je; pourquoi m'avoir caché le secret de ton cœur?.. — Pour-

quoi ! reprit-il avec fureur, pour tenir mon serment.... pour te laisser ignorer qu'un monstre t'adorait.... oui, ajouta-t-il, d'un air égaré, tu vois devant tes yeux, la cause de tous tes malheurs.... l'ennemi de toute ta famille.... celui que tu dois haïr et mépriser.... ton enfant même est sa victime, et la vengeance et le devoir t'ordonnent de conduire son bras pour me percer le sein.... mais, non, n'écoute point cet exécrable aveu, il m'enleverait ton amour.... il m'ôterait la vie.... viens, approche de mon cœur, pour en chasser un horrible souvenir ; dis-moi qu'il est purifié par le feu dont il brûle!.... que l'amant de Laure n'est pas sans vertus, puisqu'il a su lui plaire....

—Effrayée par l'accent de son désespoir je me penchai vers lui pour essuyer ses larmes, et je posai sa main sur mon cœur, sans pouvoir proférer une seule parole : hélas ! je respirais à peine!... — ranime-toi, dit-il, partage mes transports. A ces mots je reçus un baiser de ses lèvres brûlantes, puis tout-à-coup me repoussant avec horreur, — je mourrai digne de toi, s'écria-t-il, je ne souillerai point ta vertu.... mon idole sera respectée par son adorateur; et s'il faut que je descende dans la tombe en emportant ta haine, ton estime m'y suivra.... Je n'ai qu'un moyen d'échapper à de nouveaux remords ! alors me remettant une clef, — tiens, continua-t-il, va sur l'instant près du tombeau de ton époux,

époux, ouvre avec cette clef la base d'une colonne où sont attachées ses armes ; ... va te dis-je.... et frémis en apprenant le crime affreux qui nous sépare... — Il ajouta à ce discours tout ce que le délire peut inspirer de plus insensé; j'essayai vainement de calmer ses transports ; bientôt il ne me reconnut plus, et adressa ses plaintes à une ombre qu'il croyait voir encore toute sanglante des coups qu'il lui avait portés. Enfin, son égarement le rendant furieux, je le vis succomber à ses emportemens, et tomber sans connaissance. . . . C'est alors que je sentis toute l'horreur de ma situation ! . . . Je l'appellais, . . . il ne m'entendait plus. . . . A genoux près de lui, j'arrosais des mes lar-

mes ses joues décolorées. . . . Les noms d'amant, d'époux, s'échappaient de ma bouche.... hélas ! ils n'allaient pas jusqu'à son cœur !... ils se perdaient dans un morne silence !... Sa main était glacée.... et la mort... l'affreuse mort, semblait empreinte sur ses traits !.... Juliette, je crus qu'il expirait, et dans mon désespoir, je m'éloignai pour chercher du secours, mais revenant bientôt, je l'appellai encore, les yeux fixés sur les siens, j'attendais qu'il les ouvrît; par fois l'imagination frappée, je croyais sentir les battemens de son cœur, le mien se livrait à l'espérance; et l'instant d'après me voyait retomber dans l'anéantissement. . . . . Enfin rassemblant mes forces . . . je m'arrachai une seconde fois de

ce lieu de douleur.... je courus sur le bord de la mer.... et apercevant de loin deux hommes qui venaient de ce côté, je me traînai vers eux. En entendant mes cris, ils pressèrent leur marche, et se trouvèrent bientôt assez près de moi pour que je pusse reconnaître M. Bomar et M. Billing ; je m'écriai, venez à son secours !... il se meurt,... suivez-moi,... et me retournant aussitôt, je rentrai dans le bois, craignant de perdre une minute... Mais l'épuisement succéda à tant d'agitations,.. et j'ignorerais ce qui s'est passé depuis ce moment, si M. Bomar ne m'en avait instruite. Quand je revins à moi, je le trouvai assis près de mon lit. — Qu'est devenu James? lui dis-je avec effroi ! — Rassurez-vous,

me répondit-il, il est auprès de Lucie, ses soins l'ont rappelé à la vie ; tandis que nous perdions l'espoir de ranimer la vôtre. Ah ! Laure ! pourquoi n'avez-vous pas eu de confiance en celui qui vous aime comme un père? Combien vous vous seriez évité de chagrins !... Mais il n'est pas tems encore de vous donner des conseils ; vous avez besoin de repos, ajouta-t-il, en me tâtant le pouls, pensez à Emma, et faites quelque chose pour votre santé. — Je ne suis pas malade, répliquai-je, je n'éprouve aucune douleur, et je serai parfaitement tranquille quand vous aurez calmé mes inquiétudes. — Alors il me raconta comment, étonné de ne pas voir James à l'heure fixée pour son

départ, M. Billing et lui, l'avaient fait chercher dans toute la maison, et qu'ayant su du concierge qu'il avait pris le chemin qui conduit à la mer, ils s'étaient décidés à suivre ses traces, et à marcher jusqu'à ce qui l'eussent rejoint. — Un affreux pressentiment, ajouta-t-il, s'était subitement emparé de nous ; sir James nous avait quitté la veille, accablé d'une tristesse qui paraissait moins l'effet de la douleur que celui du désespoir. Son regard, son air farouche, semblaient annoncer quelque sinistre projet. Je n'osai faire part de mes craintes à personne, mais quand on me dit le matin qu'il avait disparu, je tressallis et je conçus un soupçon si funeste, qu'en apprenant l'état

où il était, qu'en vous voyant presque mourante, je rendis grâce au ciel de nous avoir encore laissé quelques rayons d'espoir. Dans ce désordre extrême, nous implorâmes l'assistance de plusieurs paysans qui passaient près de-là : un d'eux courut à Savinie, et revint bientôt, dans la voiture qui était préparée pour le départ de sir James ; nous l'y portâmes, et M. Billing monta avec lui, tandis que j'aidai deux autres paysans à vous transporter jusqu'ici. Ils m'ont promis de garder le secret sur cet événement, et je vous réponds de leur probité. Quand on vous a rapportée au château, Emma et Lise jetaient des cris effroyables ; je ne suis parvenu à les rassurer qu'en les trompant sur mes inquiétudes. M. de Varannes

et son fils ont paru aussi surpris qu'affligés de votre situation ; je leur ai dit qu'étant malade vous aviez probablement essayé de prendre l'air, espérant qu'il vous soulagerait, mais qu'au-lieu d'avoir diminué vos souffrances, il avait seulement accru votre faiblesse, et qu'on vous avait trouvée évanouie près des avenues du parc. Mais j'ai vu qu'ils étaient loin d'attribuer à cette simple cause le danger où vous étiez. Imaginant bien que votre premier soin serait de vous informer de l'état de sir James, j'ajoutai, que l'accablement qu'ils remarquaient en vous était l'effet d'un assoupissement qui vous serait fort salutaire, je les engageai à se retirer, et M.me de Gercourt les emmena. A peine me trouvai-je

seul avec Lise et vous, qu'on vint m'annoncer que M. Billing demandait à me parler. Craignant de vous quitter, je le reçus ici, j'envoyai Lise auprès de votre enfant, et quand elle fut partie, le bon M. Billing s'approcha de votre lit, et fondit en larmes en vous voyant encore inanimée. Sir James était mieux, il l'avait conjuré de voler près de vous pour lui rapporter de vos nouvelles, et vous donner des siennes. — Il mourra, disait - il, si je lui fais le récit de ce que je vois. La fièvre lui a rendu ses forces, il est vrai, mais souvent le transport s'empare de lui, et l'on croirait que sa raison l'a tout-à-fait abandonné, si toutes les fois qu'il parle de Laure, il n'exprimait ses idées

clairement, avec suite, et du ton le plus tendre. Combien je dois redouter d'augmenter son délire, en lui apprenant un malheur qu'il ne prévoit qu'en frémissant! . . . . — Gardez-vous bien de l'en instruire, lui répondis-je, le pouls de Laure commence à revenir, sa respiration est moins gênée; je suis sûr qu'avant une heure son sang aura repris sa circulation; et que cet accident n'aura aucune suite fâcheuse. Retournez près de sir James : car si vous restiez ici plus long-tems, il ne vous serait plus possible de calmer son inquiétude. Dites-lui que Laure va mieux, et que je lui prodigue tous mes soins. — Rassuré par l'espoir que je lui donnais, cet excellent ami est reparti après m'avoir fait

promettre d'envoyer un exprès à Savinie aussitôt que vous seriez tout-à-fait revenue, et je vais m'acquitter de ma promesse. — En finissant ces mots, M. Bomar se leva et fut écrire un billet à M. Billing, tandis que je traçai ces mots pour James. « L'amour » de James rend Laure à la vie; » qu'il cesse de s'inquiéter, dé- » sormais tout est bonheur pour elle.»La foiblesse m'empêcha d'en écrire davantage. Je retombai sur mon lit et je restai plongée dans la plus profonde rêverie. J'avais parfaitement compris le récit de M. Bomar. Il me rappelait confusément plusieurs des sensations que j'avais éprouvées; mais il ne me restait de tant de souvenirs que celui du danger de James;

bientôt mes idées se confondirent entièrement, un calme rafraîchissant passa dans tous mes sens, et je dormis d'un sommeil assez paisible : je lui dois la force de pouvoir t'écrire depuis aussi long-tems.

A mon réveil, j'appris de Lise que M. Bomar était allé à Savinie, et qu'il était parti en lui disant : — puisqu'elle dort aussi bien, il n'y a plus rien à craindre pour elle; passez la nuit dans sa chambre et cessez de vous affliger. — Me sentant presque dans mon état ordinaire, je me suis levée, j'ai envoyé Lise prendre quelque repos ; et me sentant plus tranquille, j'ai voulu rassembler mes souvenirs pour te peindre tout ce que j'ai ressenti depuis deux jours. Je me

les retraçais avec peine, lorsque jetant les yeux sur ma table j'ai aperçu la clef que James m'a remise dans son délire. Frappée de cette vue, elle m'a reportée au moment même où il me la donna. J'ai senti renaître mon agitation..... et c'est au milieu de ce trouble que je t'ai fait le récit du plus doux et du plus cruel événement de ma vie.....

Que dois-je penser de ce mystère ?.... de ce crime qui le sépare de moi ?.... Oh, mon amie ! aurait-il formé quelque honteux lien ?.... Cette veuve..... Cette milady Léednam, serait-elle son épouse ?..... Aurait-il payé sa possession par une action indigne de lui ?.... Ah ! loin de moi cette coupable pensée !.... Mais, d'où naît

son égarement?.... Pourquoi s'être imposé la loi de ne jamais céder à sa passion ?.... De mourir plutôt que de s'unir à l'objet de sa tendresse ?.... et cela quand l'amour le plus pur répond au sien !.... Quand tout semble se réunir pour mettre le comble à sa félicité !.... Mais que je suis insensée de m'affliger ainsi.... N'ai-je pas vu que sa raison l'avait abandonné ? M. Billing ne l'a t il pas remarqué comme moi ?.... Et dois-je prendre pour certain tout ce qu'il lui fut inspiré par ses transports délirans?... Non, ma Juliette, je ne veux penser qu'au bonheur d'en être aimée..... Je veux croire que son serment à Frédéric l'a seul porté à combattre son amour..... Qu'il regarde comme un crime l'aveu qu'il m'en

a fait ; et que la certitude de désespérer son ami, en ne pouvant lui cacher qu'il possède le cœur de Laure.... exalte son imagination au point de le peindre à ses propres yeux comme l'auteur des malheurs de toute ma famille..... Tant d'exagération devrait me rassurer.... Cependant cette clef!.... Le tombeau de mon époux !.... Il faut me convaincre..... Il faut sortir de ce doute cruel..... Il est deux heures de la nuit..... Cette lampe peut me guider dans l'obscurité..... Adieu, Juliette..... Je vais m'assurer de son innocence ou..... Grand Dieu !.... fais qu'il me soit permis de l'adorer toute ma vie !.....

Ici finissent les lettres de Laure ; le reste est écrit de la main de Juliette.

Le plus profond silence régnait dans la nature ; le ciel couvert d'épais nuages, cachait aux yeux les astres de la nuit; la pesanteur de l'air, la sombre obscurité qu'un éclair menaçant venait par fois troubler, tout semblait présager un orage. Laure marche d'un pas tremblant, portant d'une main la lampe dont la faible lueur sert à la conduire, et tenant dans l'autre la clef que sir James lui a donnée. Son émotion redouble à mesure qu'elle approche du tombeau de son époux..... Le moindre bruit augmente sa terreur, arrête ou précipite sa marche; de sinistres idées s'emparent de son ame; et chaque objet qui s'offre à sa vue, prend la forme de celui que peint son imagination. O vous !.... que

l'infortune ou l'amour malheureux a forcés de parcourir les bois dans l'ombre de la nuit !.... rappelez-vous les tressaillemens que vous ont fait éprouver le vol d'un oiseau, le léger bruit d'une branche qui tombe, et le sentiment de crainte que ne peuvent surmonter le courage ni la raison, vous comprendrez alors la cause du tremblement de Laure. En arrivant au bord de l'île, elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre; sa faiblesse lui faisait redouter de ne pouvoir aller plus loin. Mais l'inquiet desir d'apprendre son sort ranimant ses forces; allons, dit-elle, cessons d'outrager le ciel par tant de défiance; il a daigné sauver les jours de mon enfant; peut-être veut-il aussi le bonheur

de ma vie !.... En disant ces mots, elle s'avance vers le tombeau, se prosterne à genoux, croit entendre la voix de Henri lui reprocher son infidélité, et s'éloigne aussitôt le cœur déchiré de remords..... Un moment après, elle s'approche de la colonne, pose sa lampe sur une des marches, aperçoit une serrure d'un côté de la base, introduit la clef, ouvre, et voit..... O crime affreux !..... Une épée encore toute teinte de sang..... Ces mots gravés dessus :

James a plongé ce fer dans le sein de Henri.

A la garde de l'épée est attachée une lettre ; Laure croyant s'abuser s'en saisit et reconnaît l'écriture de son époux. A cette vue un froid mortel circule dans ses veines....

Elle jette en frémissant les yeux sur cet écrit, et lit :

« Malheureux James, veilles sur » ma famille, et je te pardonne ma » mort..... »

Toi, l'assassin de mon époux ! s'écrie Laure en s'emparant de l'arme fatale ; monstre...., je vais me venger de toi..... Elle veut se frapper..... ; le souvenir de son enfant l'arrête.... Elle s'enfuit...., se traîne échevelée...., mourante, loin de ce séjour d'horreur, s'égare, et va tomber au pied d'un chêne.

Cependant le ciel commençait à s'éclaircir ; l'orage, au lieu d'éclater, s'éloignait peu à peu ; et déjà le soleil reparaissait avec éclat, comme si ses premiers rayons ne devaient éclairer que

le bonheur et l'alégresse, quand James, succombant à son inquiétude, et présageant les malheurs attachés à l'aveu de son crime, sortit de chez lui pour se rendre à Varannes, dans l'espoir d'arriver assez à tems pour remettre à Laure la lettre qui contient l'histoire de sa vie, et qui doit peut-être excuser son crime. Personne n'était réveillé lorsqu'il arriva ; il fit lever le concierge, qui lui dit que M.me d'Estell n'était pas visible d'aussi bonne heure, et que, s'il voulait se promener dans le parc en attendant son réveil, il viendrait l'avertir aussitôt qu'elle aurait donné l'ordre de le laisser entrer. James sentit toute l'inconvenance de sa visite ; mais sans chercher à l'excuser, il remercia

le concierge, et entra dans le jardin.

A peine a-t-il parcouru quelques allées, qu'il aperçoit une robe blanche à travers le feuillage ; il s'approche, et voit Laure, sa malheureuse Laure....., le sein découvert, les cheveux épars, tenant une épée à la main, et les yeux fixés sur la lettre de Henri... Le bruit qu'il fait en approchant ne frappe point son oreille : toute entière à son désespoir, elle ne voit et n'entend rien. — Laure! s'écrie James en arrachant l'arme qu'il reconnaît, Laure! venge la mort de ton époux, perce mon sein..... ; c'est le seul moyen d'éteindre mon amour.... Tu ne dois pas souffrir qu'un meurtrier t'adore. — Au son de cette voix

Laure paraît se réveiller subitement, et fait un mouvement d'horreur, en voyant son amant auprès d'elle ; elle veut s'éloigner....., mais il la retient, en se traînant à ses pieds. — Viens-tu joindre l'insulte au crime, dit-elle avec l'accent de la terreur ?..... Ose-tu bien rappeler ton indigne passion à l'épouse de Henri !..... à la mère de son enfant !..... de cette infortunée que ta barbare main a privé de son père ?.... Va, monstre impitoyable, j'implore le ciel pour qu'il t'accable de sa malédiction...., pour qu'il te punisse de m'avoir inspiré un amour aussi criminel que toi ; mais écoute le dernier serment d'un cœur qui ne t'appartient plus. Il jure de te haïr, de t'abandonner aux re-

mords, et de publier par-tout ton infamie.... — James, anéanti sous le poids de ses maux, retire la main qui retenait Laure, cherche à se soutenir en l'appuyant contre terre, et prononce ces mots d'une voix étouffée. — Ton serment détruit le mien, tu seras satisfaite; adieu. — Il veut se lever; mais il retombe épuisé de douleur. — Laure se retourne, le voit dans cet état, jette un cri, et lui dit : — Malheureux, pense-tu que je sois sans pitié? Henri t'a pardonné; serais-je donc plus cruelle que lui?.... Et quand je respire, dois-tu succomber à ta peine?.... Non, reviens à toi...., je pense que ton crime fut involontaire; si c'est une erreur, laisse-la-moi toujours; j'ai besoin de croire à ta vertu

pour excuser ma faiblesse. — En ce moment, Frédéric arrive; Laure éperdue se jette à ses pieds. — O mon frère, s'écrie-t-elle! épargnez sa vie, ne vengez pas son crime !... Contemplez sa misère, il se meurt de remords.... Au nom du ciel, ne les augmentez pas..... Donnez-lui vos secours; soyez aussi généreux qu'il est coupable !... — En finissant ces mots, elle s'enfuit avec vîtesse, remonte dans son appartement, défend qu'on n'y laisse entrer personne, et se livre à tout l'excès d'un affreux désespoir.

Pendant ce tems, le bon, le généreux Frédéric oubliait ses chagrins, pour ne s'occuper que du malheur de son ami, n'osant pas encore le questionner sur la

cause du désordre où il le voit; il l'aide à se relever, le soutient, et le conduit jusqu'à sa voiture, le ramène chez lui; et là, il entend de sa bouche, le récit effrayant de ses infortunes et de la fatalité attachée à son sort. Frédéric avait tendrement aimé son frère; le souvenir de sa mort faisait couler ses pleurs; et s'il eût appris par un autre, que James en le combattant lui avait porté le coup mortel, il n'aurait pas hésité un instant d'aller exposer sa vie pour venger le trépas de son frère. Mais il voyait le remords empreint dans tous les traits de son ami. Il était baigné des larmes de son repentir; et ce spectacle, en attendrissant son ame, lui ôtait tout sentiment de colère. D'ailleurs, ce malheureux

reux James était encore moins coupable qu'à plaindre ; à sa place Frédéric en eût peut-être fait autant, et celui que la moindre insulte rendait implacable, celui qui portait la bravoure jusqu'à l'exaltation, ne pouvait regarder sans pitié la victime d'un emportement, que lui-même n'aurait pas su vaincre. Il le plaignait, lui parlait de son amitié, et n'osait prononcer le nom de Laure, dans la crainte d'accroître ses tourmens, et de diminuer, par le souvenir de leur rivalité, l'intérêt qu'il prenait à sa douleur.

Lucie joignait ses prières aux siennes pour conjurer James de calmer son agitation, en recevant les consolations qu'ils s'empressaient de lui offrir. Tous deux

tâchaient sur-tout de le distraire des funestes projets qui semblaient l'occuper. Mais son cœur, déchiré par la souffrance, était insensible au baume qu'ils versaient sur ses blessures. Semblable à l'infortuné qu'une maladie douloureuse et mortelle va conduire au tombeau, et qui, desirant épargner à ses amis l'horreur de ses derniers momens, reçoit en souriant les secours inutiles qu'ils viennent lui offrir. Ainsi James accueille avec reconnaissance les soins de Frédéric et de Lucie ; pour mieux les persuader de sa résignation et de son calme, il leur demande quelques momens de solitude. Il veut, dit-il, écrire une lettre importante ; mais craignant de le livrer à lui-

même, ils refusent de s'éloigner, et c'est devant eux qu'il trace cet écrit, dont le souvenir arrache encore des larmes.

Laure, l'infortunée Laure n'est pas moins à plaindre que lui, et se voit contrainte de dissimuler ses tourmens. M.me de Varannes, instruite par un de ces gens de l'état dans lequel on l'a vue rentrer, monte chez elle malgré sa défense, pénètre dans son appartement, l'accable de questions, d'expressions tendres, et n'obtient d'autre réponse qu'un léger serrement de main. M.me de Gercourt arrive ; Laure ne l'aperçoit point. Son enfant est couché sur son sein ; elle fixe sur lui des regards supplians, et semble lui demander pardon de sa faiblesse.

Elle voudrait oublier le coupable, pour ne penser qu'au crime; mais son cœur ne peut excuser l'un, ni cesser d'adorer l'autre; les combats que ces deux sentimens élèvent dans son ame, atterrent toutes ses facultés. Que lui importe le reste du monde; tout ce qui n'est point sa fille, son amant, semble n'être plus rien pour elle.

Dans cet instant, Lise apporte à sa maîtresse une lettre que le jardinier vient de trouver dans le parc. Le nom de Laure est dessus. Elle la prend, et lit, en respirant à peine, ce douloureux récit.

Lettre de James à Laure.

Laure, il fallait choisir entre l'horreur de tromper ton amour,

et la douleur de te perdre ! J'ai dû préférer ton innocence à ma félicité. Hélas ! en aurais-je été digne, si je l'avais achetée au prix d'une infame perfidie ; tes regrets, mes remords, n'en seraient-ils pas venus empoisonner le charme ? Et, poursuivi par le souvenir de son crime, crois-tu que ton malheureux amant ait pu jouir avec douceur des droits que sans lui ton époux conserverait encore ? Non, le même sentiment qui t'a rendu l'arbitre de son sort, le préserve de succomber à l'attrait d'un bonheur qui souillerait ta vertu ; mais sais lui gré de ce cruel sacrifice ; pense qu'il t'adore ; qu'il eût payé du reste de sa vie le déilcieux plaisir de te serrer un instant dans ses bras, et que c'est au mo-

ment où il entend sortir de ta bouche divine, l'aveu qui comble ses desirs..., que James renonce à ton cœur, au seul bien qu'il chérit sur la terre ! O Laure ! que tant d'amour obtienne son pardon ! Surtout, crains de m'accabler de ta juste colère !.. J'ai pu résister aux reproches déchirans d'une ame vouée au repentir ; j'ai bravé l'infortune, surmonté ma faiblesse ; je ne survivrais pas à ton indignation. — Je suis doublement coupable, il est vrai ; je devais m'éloigner de ces lieux, le jour où je t'y vis paraître ; je devais prévoir que tes vertus et tes charmes m'inspireraient bientôt une violente passion ; mais écoute ce qui peut en partie excuser mes fautes, et vois si la fatalité ne m'avait pas réservé tous ses coups.

Né avec les emportemens d'un violent caractère, l'éducation ne m'a appris que faiblement à les réprimer. Unique héritier d'une famille illustre par les services qu'elle a rendus à l'état, et par l'ancienneté de son nom, je fus élevé pour remplacer mon père dans les charges importantes qu'il occupe à la cour. On m'instruisit dans toutes les connaissances utiles à un homme destiné aux grands emplois. Ma mère aimait les arts, et me les fit cultiver; mais on me laissa ignorer les moyens de vaincre mes passions; quelques actions justes et bienfaisantes firent présumer que mon cœur était bon, et mon père poussa l'aveuglement jusqu'à donner les noms de bravoure et d'audace aux sen-

timens fougueux qui me rendaient souvent aussi ridicule qu'intraitable. C'est à cette faiblesse qu'il faut attribuer les chagrins que je lui ai causés, et le malheur de ma vie.

A l'âge de vingt-trois ans, je me liai intimément avec un de nos philosophes anglais, dont les jours étaient consacrés à l'étude ; mon père l'avoit connu dans un de ses voyages ; il l'estimait, et voyait avec plaisir qu'il s'intéressait à moi; il m'envoya passer un été avec lui ; et ce fut dans ce tems que je pris le goût de la solitude. Mon ami me l'inspira par son exemple; sa fortune lui aurait permis de vivre dans le grand monde; mais il préférait le repos à l'éclat, et les plaisirs d'une vie douce aux

tourmens d'une perpétuelle agitation. Bientôt je partageai son mépris pour les grandeurs, sa philantropie, et je crus que le bonheur de vivre près de ceux qu'on chérissait, dont on était aimé, était le seul qui dût flatter l'ambition d'un homme sage.

J'étais pénétré de ces sentimens, quand je revins chez mon père; il s'aperçut du changement de mes idées, et prit mon air réfléchi pour un air mélancolique; il s'imagina que j'avais besoin de distractions, rassembla chez lui tout ce qui pouvait m'en offrir, et fit revenir ma mère du château qu'elle habitait; son hôtel de Londres devint le théâtre des plaisirs de la ville; chaque jour amenait une fête, et toutes les femmes

se disputaient l'honneur d'y être admises. C'est alors que je connus la veuve du lord Léednam. Vous avez entendu parler de sa beauté, du séduisant de son esprit, et vous concevrez sans peine comment, avec ma simplicité, je devins dupe de son artifice. Elle prit, pour me plaire, l'apparence de toutes les vertus que je préférais; l'idée que la seule ambition de faire un grand mariage l'attachait à moi n'entra point dans mon esprit; je me crus sincèrement aimé; et quand mon père m'ordonna de rompre tout commerce avec elle, en m'assurant que sa coquetterie et sa cupidité la rendaient indigne de l'affection d'un honnête homme, je traitai ses propos de calomnies; je re-

fusai de le satisfaire. Il employa vainement les menaces, dit qu'il me déshériterait, si je m'obstinais dans ma désobéissance ; son despotisme m'indigna; je lui répondis avec fierté que la fortune dont j'avais hérité de mon oncle me suffirait, et que je ne voulais point acheter la sienne au prix de mon indépendance. Ma réponse le transporta de colère ; il devint furieux, et c'est dans cette horrible scène qu'il me chassa de chez lui.

Un homme de mon caractère ne devait point oublier une pareille humiliation. En sortant de la maison paternelle, je jurai de n'y rentrer jamais, et j'allai confier à milady ce qui venait de se passer entre milord Drymer et

moi, et l'intention où j'étais de quitter l'Angleterre. Elle approuva mon dessein, voulut me suivre, me répéta souvent qu'elle serait heureuse de me consacrer sa vie; et, transporté de reconnaissance, je lui jurai que si au bout d'un an le ressentiment de mon père n'était point affaibli, je l'unirais éternellement à moi, et que le bonheur de vivre son époux me ferait oublier toutes les peines causées par ma famille. Elle joignit ses protestations aux miennes, et nous partîmes aussitôt pour Paris. Nous y passâmes six mois dans la solitude; milady se lassa d'en jouir. Je trouvai naturel son goût pour la société, et je m'imposai seulement le devoir de ne point paraître en public avec

elle, dans la crainte de la compromettre. Vous savez par quelle affreuse trahison elle récompensa ma délicatesse; mais ce que vous ignorez, Laure, c'est que le meilleur ami de M. d'Estell fut la cause innocente de toutes nos infortunes.

Le chevalier Delval fut l'amant qu'elle me préféra; elle le rencontra chez la comtesse de L...., où j'avois toujours refusé de l'accompagner, étant brouillé avec la maîtresse de la maison, depuis mon premier voyage en France. Le chevalier en devint amoureux; il est aimable, d'une charmante figure, et possède une grande fortune; c'était plus qu'il n'en fallait à milady pour l'engager à répondre à son amour. Mon ca-

ractère sérieux lui parut insupportable, en comparaison de l'enjouement de Delval. D'ailleurs le courroux de mon père ne s'appaisait point ; elle me vit prêt à être dépouillé de mon héritage, et cette dernière considération la porta à me sacrifier. Elle cacha soigneusement nos liens au chevalier, et partit avec lui le jour où il reçut l'ordre de rejoindre son régiment. Peignez-vous ce que j'éprouvai lorsqu'on me remit le billet qui m'apprenait sa fuite. Je ne crus pas un mot de ce qu'il contenait sur les motifs qu'elle disait l'avoir guidée. J'aurais dû mépriser cet indigne procédé ; mais la violence de mon caractère ne me le permit pas, et les transports de la jalousie, le desir de la

vengeance s'emparèrent de mon ame. Après bien des recherches, j'appris qu'elle était partie avec un officier français, et qu'ils devaient être déjà à Strasbourg. Je m'y rendis aussitôt ; je descendis à l'hôtel de l'Empereur. L'hôte me dit que le chevalier Delval avait amené la veille une jeune femme chez lui ; qu'ils y logaient tous deux. Je demandai à les voir ; on me répondit qu'ils étaient au spectacle ; je m'y traînai dans un état impossible à décrire, et la première personne que j'aperçus en entrant, fut milady, assise à côté d'un officier français. Je me fis ouvrir sa loge ; j'y entrai brusquement ; j'accablai la perfide de reproches, d'injures ; j'insultai celui que je croyais mon rival, et

je n'ose vous dire à quel excès la rage m'emporta. La scène devint si vive, que l'officier, traité par moi de lâche, sortit à l'instant pour se venger de son indigne agresseur. Nous nous rendîmes sur les remparts : c'est là, qu'à la suite d'un affreux combat, la fureur triompha du courage, et l'injustice du véritable honneur.

Ma rage s'éteignit bientôt en voyant tomber mon adversaire ; j'oubliai les torts que je lui supposais, et je me précipitais vers lui pour lui offrir des secours, quand milady et le chevalier arrivèrent ; celui-ci, frappé du spectacle sanglant qui s'offrait à sa vue, jeta un cri de désespoir. Un mot de milady m'instruisit de ma méprise ; je sus que Delval, ne

pouvant l'accompagner au spectacle, avait chargé le marquis d'Estell de lui donner la main ; et convaincu d'avoir commis un crime exécrable, je voulus me frapper. Delval arrêta mon bras, et le coup que je me portai me blessa légèrement.... Pourquoi sa barbare pitié m'a-t-elle conservé la vie ?.... Sans doute il prévoyait que mes remords vengeraient mieux le trépas de son ami.

A la vue du meurtre dont elle était cause, l'indigne milady s'enfuit, en emportant la haine et le mépris dus à sa double perfidie.

Cependant le malheureux Henri respirait encore ; après avoir arrêté le sang qui coulait de sa blessure, nous le transportâmes chez Delval. Les chirurgiens furent appe-

lés, et prononcèrent l'arrêt fatal, en nous assurant que les remèdes qu'ils allaient employer ne prolongeraient que de quelques jours son existence. C'est alors que je m'abandonnai à l'excès de mon désespoir. Delval en fut touché. Mes larmes apprirent à Henri le sort qui l'attendait; il me plaignit lui-même, et permit que je ne le quittasse point. Il voulut savoir ce qui m'avait porté à cette cruelle vengeance. Je lui racontai mon histoire.—Cessez de vous affliger, me dit-il après l'avoir écoutée; un instant d'égarement a causé nos malheurs : ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, bientôt je ne souffrirai plus... Mais ma Laure..., mon Emma, qu'allez-vous devenir ?.... Mes amis, ajouta-t-il

en prenant la main de Delval, jurez-moi de cacher à ma chère Laure que je reçus la mort en combattant pour une femme méprisable !..... Elle pourrait me soupçonner d'infidélité, et je croirais mourir deux fois en perdant son estime. Dites-lui plutôt que j'ai péri dans la bataille livrée dernièrement aux Impériaux. Dites-lui sur-tout que je ne regrette au monde qu'elle et ma famille. Hélas ! sa tendresse faisait ma félicité, et l'idée des chagrins qui vont déchirer son cœur, est celle qui m'oppresse le plus. — Suis-je assez à plaindre !.... interrompit Delval, et le sort croit-il m'avoir épargné, en te frappant pour moi ?.... Ordonne, ô mon digne ami, et tes vœux seront satisfaits !

— Henri lui dicta toutes ses volontés, et se tournant vers moi : — Vous avez connu mon jeune frère, reprit-il ; il m'a souvent parlé de l'amitié qu'il vous inspira pendant l'année que vous passâtes ensemble ; rappelez vous Frédéric de Varannes. — A ce nom, je m'écriai : — J'ai tué le frère de mon ami, laissez-moi le venger ! .... — En disant ces mots, je me frappais la poitrine ; j'étais dans les convulsions du remords. Henri, épuisant le restes de ses forces à calmer mes transports, employa le seul moyen capable de m'empêcher d'attenter à ma vie. — Tu ne peux rien me refuser, me dit-il d'un ton solennel ; écoute les dernières volontés d'un homme qui veut te confier ce qu'il a de

plus cher au monde, pour te prouver qu'il meurt ton ami. Le sort de ma famille dépend entièrement de la fortune de M.me d'Estell. Je connais Laure, je sais tout ce que fera sa générosité ; mais un revers peut la priver du plaisir de la satisfaire. Promets-moi donc de la remplacer, de chérir mon frère, ma jeune sœur ; de veiller sur mon Emma, si le ciel lui enlevait aussi sa mère. Enfin, rends à la mienne un fils qui l'aimait tendrement ; sois le protecteur de ma famille, et conserve ta vie pour la consoler de ma perte. — Je jure de t'obéir, lui répondis-je, en me prosternant devant lui, reçois le serment que je te fais de ne vivre que pour réparer mon crime ; dès ce moment

j'adopte ton enfant; ma fortune, mon existence lui seront consacrées, et les soins que je donnerai à ceux qui t'intéressent, pourront seuls me distraire des remords que sans toi je ne souffrirais plus. Mais du moins que ton pardon soutienne mon courage; penses à tous les tourmens que je vais supporter pour tenir ma promesse, et que le souvenir de ta haine ne suive pas celui de mon malheur! En finissant ces mots, je tombai sans connaissance aux pieds de son lit. Dans mon emportement, j'avais déchiré ma blessure, et depuis long-tems mon sang coulait sans que je m'en aperçusse. Delval me secourut, il me fit transporter dans une autre chambre; mais voyant que

l'hémorragie augmentait de plus en plus, et que je pouvais succomber à ma faiblesse, il envoya chercher un chirurgien qui passa la nuit auprès de moi. Le bon Delval allait alternativement du lit de son ami, au mien ; j'étais hors d'état de remarquer ses soins; je restai vingt-quatre heures dans le plus grand danger ; et quand mes yeux s'ouvrirent au sortir de ce long évanouissement, le premier objet qui les frappa, fut l'infortuné Delval, pâle, immobile, et comme anéanti sous le poids de la douleur. Je n'osai le questionner, j'étais trop sûr de sa réponse. Le nom de Henri s'échappa de ma bouche. Henri!.... répéta-t-il, en tournant ses regards vers le ciel.... Voilà tout ce

qui m'apprit sa mort. Je retombai, et je crus un instant que la bonté céleste, prenant pitié de mon sort, allait terminer mes souffrances.

Je vous épargnerai les détails d'une maladie qui dura six semaines. Quant je fus rétabli, Delval m'instruisit de tout ce qu'il avait fait pour tromper votre douleur. Il me remit le billet que Henri m'avait écrit une heure avant sa mort; je le posai sur mon cœur comme un baume adoucissant, et je mêlai des larmes de reconnaissance à celles d'un amer souvenir. Après avoir acheté le secret de tous ceux qui pouvaient nous trahir, nous nous arrachâmes de ces lieux de douleur; nos adieux furent déchirans. Delval

partit

partit pour la Hollande, et moi je revins à Paris. En arrivant, je trouvai une lettre de ma sœur, qui, ayant appris l'infidélité de Milady, m'engageait à venir oublier près d'elle mes chagrins. Je lui apportai moi-même ma réponse. Je comptais la quitter au bout d'un mois pour aller rejoindre Frédéric, que Delval m'avait dit être à L***, mais quand elle m'apprit que Mme. de Varannes était retirée dans un château voisin du sien; qu'elle était liée avec elle; et que j'aurais bientôt l'occasion de la voir, je formai le projet de me fixer à Savinie. Au bout de quelques jours je fus présenté à votre belle-mère; elle me reçut comme une amie de son fils, m'annonça sa prochaine arrivée

et Caroline se réjouit de la vôtre. Elles pleuraient encore toutes deux la mort de Henri ; ignorant l'impression que me faisait éprouver leurs regrets, elles me surent gré d'y paraître sensible, et je partageai une partie de l'amitié qu'elles portaient à ma sœur.

Cependant votre voyage se remettait de jour en jour, et l'on commençait à perdre l'espoir de vous voir, lorsque vous arrivâtes. Ah! Laure ! quel jour mémorable pour nous !... Je desirais vous connaître, et pourtant je refusai d'accompagner ma sœur lorsqu'elle alla vous faire sa première visite; je craignais de me trahir, en laissant apercevoir le trouble que me causerait votre vue. Hélas ! j'étais loin de prévoir

tout ce qu'elle devait m'inspirer!.. Rappelle-toi, Laure, le moment où je te vis pour la première fois ; celui où l'enfant de ma sœur effrayé de tes vêtemens lugubres se précipita loin de toi. A ce mouvement je crus que la nature entière frémissait de mon crime ; et je m'enfuis l'ame saisie d'épouvante et d'horreur. Dès-lors, mon cœur se remplit de ton image. Je vis sans cesse devant moi, ces yeux éteints par la douleur, dont chaque regard languissant semblait m'accuser et se plaindre ; cette douce mélancolie qui, répandue sur ta personne, ajoutait encore un charme à tous les tiens ; enfin jusqu'au son de ta voix, tout vint accroître mes remords. Mes larmes coulèrent de nouveau ; je croyais

pleurer sur le sort du malheureux que ma barbarie avait privé de tant de félicité ; mais déjà je ne souffrais plus que du regret d'avoir détruit la tienne.

Je fus long-tems la dupe de mon cœur, j'attribuai ce que je ressentais à ton approche, au souvenir que tu me rappellais, et je rendis grace au ciel de m'avoir mis à portée de remplir aussi facilement les vœux de Henri. Le desir de te plaire me parut dicté par le sentiment le plus pur. Son amitié, me disais-je, me tiendra lieu du pardon qu'elle aurait peut-être accordé à mon repentir, s'il m'eût été permis de lui avouer ma faute; et ce n'est qu'en méritant son estime et sa confiance, que je pourrai goûter un instant de tran-

quillité. Encouragé par cette idée, je mis tous mes soins à te paraître digne de quelque intérêt, et sans penser où m'entraînait une illusion divine, je m'y livrai aveuglément.

Je n'imaginais point avoir fait la moindre impression sur ton cœur, quand je reçus le mot que tu m'adressas au retour de Philippe. Il me transporta de reconnaissance ; tu faisais des vœux pour mon bonheur, tu m'enivras d'une douce espérance, j'osai te parler du plaisir que m'avait causé ton billet. Le nom de Milady vint retracer à mon imagination l'affreux tableau qu'un moment d'ivresse en avait effacé. Je tressaillis ; les caresses de ton enfant augmentèrent mon trouble, et je fus

contraint de te quitter. C'est ainsi que je passai mes jours dans les remords et l'agitation ; quand l'affreuse jalousie vint m'éclairer enfin sur le sentiment qui remplissait mon ame. Frédéric me confia l'amour dont il brûlait pour toi. Inquiet de me voir l'écouter d'un air sombre ; il me fit ton éloge pour m'engager à mieux approuver son choix. Il me vanta ton esprit, tes vertus, et ne se doutant pas de mon supplice, il me parla de son espoir.

Vous connaissiez son amour, me dit-il, l'aveu vous en avait faiblement irrité, et lorsqu'il se disposait à vous fuir, c'est vous qui l'aviez retenu. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader qu'il était aimé. Je sentis s'affai-

blir l'amitié que je lui portais, et j'osai vous trouver coupable de répondre à sa tendresse. La raison m'ordonnait de m'éloigner de vous. Je voulus retourner en Angleterre, vous arracher de ma pensée.... C'est toi, Laure, qui me retint dans ces lieux; c'est toi qui m'a forcé de t'adorer tous les jours davantage... Comment n'as-tu pas lu dans mes yeux le feu qui me dévorait?..... Comment n'as-tu pas prévu qu'en restant près de toi, il finirait par consumer ma vie?.... Mais tu prenais mon accablement pour de l'indifférence; et c'est en injuriant ton amant que tu l'as livré à tout l'excès d'une passion, qu'il n'est plus en son pouvoir de combattre.

J'obéis à mon amour, en sui-

vant ta volonté ; mais effrayé des progrès qu'il faisait dans mon cœur, et des obstacles qui s'y opposaient, je tentai un dernier effort sur moi-même, en élevant un monument à mon repentir, en y déposant ce qui devait attester mon crime, et m'ôter tout espoir de bonheur. C'est moi qui inspirai à Frédéric l'idée de joindre un témoignage de ses regrets au tombeau que tu venais d'élever à Henri. Je le priai de me charger de ce pénible soin. Après avoir fait construire une colonne en marbre noir ; j'obtins d'un ouvrier qu'il en creuserait la base, la doublerait en fer, et l'arrangerait de façon à ce qu'on pût l'ouvrir. Quand tout fut exécuté selon mes desirs, Frédéric la fit poser dans

l'île ; et la même nuit du jour où tu célébras par tes pleurs l'anniversaire de la mort de ton époux, j'escaladai les murs du parc, je traversai la petite rivière qui entoure l'île, tenant le billet de Henri et mon épée d'une main, tandis que je nageais de l'autre, et j'arrivai près du tombeau, l'ame remplie d'effroi. Je déposai en tremblant l'arme fatale et le billet. Puis levant les yeux au ciel, je fis le serment de ne point insulter l'ombre de ton époux par un amour coupable. Ne crains pas, dis-je, en m'adressant à elle, que je tente jamais d'affaiblir ton souvenir dans le cœur de Laure! Si je pouvais un jour concevoir cette affreuse pensée, ce monument me rappellerait ta mort, mes sermens et mon

devoir. Dans ce moment l'horloge sonna trois heures. C'était celle où ton époux rendit le dernier soupir. . . . Je crus entendre sa voix... mon sang se glaça... et ce n'est que long tems après que j'eus la force de revenir chez moi.

Soulagé par la certitude d'avoir fait une promesse inviolable, et desirant plus que jamais d'éteindre ma passion, je formai le projet de servir celle de Frédéric, j'engageai Lucie à plaider aussi sa cause; mais elle me dit que ce serait inutilement, je m'en félicitai en rougissant de ma faiblesse. Le même soir j'eus le courage de te parler de Frédéric, de son amour; en m'écoutant tu paraissais émue, j'en pleurai de dése-

poir. Peu de tems après ma sœur tomba malade ; l'intérêt que tu pris à elle, celui que tu me témoignas, allaient peut-être me faire oublier ma résolution, quand de nouvelles preuves de ton attachement pour Frédéric vinrent m'y ramener. Rappelle-toi chacune de mes actions depuis ce moment, et tu verras que toutes furent guidées par les remords ou la jalousie.

Juges de ce que j'ai souffert le jour où tu donnas à mon neveu le nom de ton époux ! celui où je crus te voir pleurer le départ de Frédéric ; enfin cet instant cruel où ta vie sembla s'exhaler avec celle de ton enfant. Ne crois pas que je sois assez ingrat pour oublier : oh ! ma Laure ! la félicité dont

je jouis en apprenant que mon empressement avait arrachée à la mort, ta fille, celle de Henri.... Hélas! ce sentiment est le seul dont rien ne soit venu troubler la pureté. Combien j'étais heureux en pensant que j'allais revoir le sourire sur tes lèvres! que j'entendrais sortir de ta bouche les douces expressions de l'amitié, de la reconnaissance! Je contemplais le portrait de Lucie, le souvenir de ce que tu éprouvas, lorsque je voulus te remercier de cet aimable don, se retraçait à ma pensée. Par fois je me flattais que mon émotion t'ayant fait deviner mon amour, tu le voyais sans colère. Frédéric n'était plus avec toi. Tu pouvais ne l'aimer que faiblement, l'oublier.....Ah! que

je payai cher ce rêve délicieux! quand il vint m'apprendre que sa mère avait promis de vous proposer sa main, que M.me de Gercourt l'avait assuré que la seule bienséance vous empêchait de déclarer votre tendresse pour lui, mais que bientôt il en obtiendrait l'avœu.....Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Je revins à Savinie, la rage dans le cœur, et quand mes yeux tombèrent sur le présent que je vous destinais, un mouvement involontaire me porta à le jeter loin de moi.... Je vous accusai dans le fond de mon ame, comme si vous aviez offensé mon amour. Bientôt j'eus honte de mon injustice; le hasard m'offrit l'occasion de la réparer; je voulus me justifier, je vis tes

larmes....Ma raison s'égara, et je t'aurais avoué mon amour.....si je n'avais eu la force de m'arracher d'auprès de toi.

Depuis ce jour, victime de ma passion, sûr de ne jamais parvenir à la vaincre, je m'y abandonnai ; je savourai le délicieux plaisir de te voir, de t'entendre ; et si j'eusse moins respecté ton repos, ta vertu, je t'aurais dit cent fois que je t'idolâtrais....que rien ne pouvait séparer mon amour de ma vie...et que si le ciel opposait à mes vœux, mes sermens et mon crime, je consentais à supporter le poids de sa vengeance, pour lire un instant mon bonheur dans tes yeux... Enivré du charme de ces idées, j'arrive chez toi.....Que vois-je ! Ah, ciel ! l'image de Henri !....

Henri, le front couvert de la pâleur mortelle que je vis sur ses traits quand j'eus frappé son sein !....A peine suis-je revenu de cette effroyable impression, qu'on m'apprend le malheur de Frédéric ; je vole à son secours....Vous arrivez presque aussitôt auprès de lui, et c'est devant moi que vous écoutez les expressions de son amour, que vous semblez craindre de l'interrompre.....J'en crois savoir assez, je veux vous fuir,...mais puis-je te quitter sans aller pleurer dans ces mêmes lieux où je t'ai vu sensible à ma douleur ! Je m'échappe ; bientôt j'entends le son de ta voix. Je m'arrête, et crains de me tromper. Tu m'appelles ingrat. Ce nom m'apprend mon injustice

et mon bonheur. Ah ! Laure ! cesse de plaindre ton amant, cet instant acquitte le sort envers lui, tu l'aimes, il a senti ton cœur battre contre le sien; la raison, le devoir se réunissent pour l'arracher de tes bras....Toi seule te donnes à lui ; et s'il te perd, c'est pour t'aimer trop tendrement !.... Oh ! momens d'ivresse et de douleur ! pourquoi n'ai-je pas succombé à tant de félicité ?....Tu ignorerais encore le fatal secret qui nous sépare ; et je serais descendu dans la tombe en emportant tes regrets et ton amour !....A présent, que vais-je devenir ? irai-je traîner loin de toi des jours de tristesse et de honte ? Me laisseras-tu fuir accablé de ta haine?.. Nón, non, la pitié, peut-être

encore l'amour, t'engageront à pardonner un malheureux coupable. Tu pleureras sur la fatalité qui le condamne à renoncer à toi....Il pourrait me tromper, diras-tu ; il pourrait être heureux et mourir, et je dois à sa vertu le repos de ma vie !....Ma Laure, laisse échapper ce pardon de ta bouche !....Permets que j'aille le recueillir à tes pieds !...que je les baigne encore de mes larmes, et que pour la dernière fois, je lise dans tes yeux, ma grâce et ta faiblesse !...Le jour paraît. Dans ce moment, tu reposes peut-être : ah ! puisse-tu recevoir cette lettre, avant de te convaincre par toi-même du meurtre de ton époux ! Puisse mon repentir fléchir ta colère, et t'inspirer une

douce pitié....Ah ! Laure ! hésite avant de prononcer l'arrêt de ton amant. Un seul mot l'aidera à supporter son supplice, ou l'affranchira de ses sermens. »

Laure avait paru lire cet écrit avec une effrayante tranquillité, sa respiration était devenue plus étouffée à mesure qu'elle approchait de la fin, et pas une larme ne mouillait sa paupière, quand elle laissa retomber la lettre : étrange effet de la douleur ! qui reportant vers notre ame toutes nos sensations, semble ne multiplier ses forces que pour les épuiser, et finir par la rendre insensible.

Juliette, cette tendre amie, aussitôt après avoir reçu la dernière lettre de Laure, avait obte-

nu de son mari, la permission de partir sur-le-champ pour Varannes. Elle disposait tout pour hâter son voyage, quand elle reçut la visite du chevalier Delval; ancien ami de M. et M.me Destell. S'étant informé du motif de son départ, elle lui apprit que l'épouse de Henri allait peut-être former de nouveaux liens, et lui parla de son amour pour Sir James Drymer. A ce nom, les yeux de Delval exprimèrent un sentiment d'horreur. — Quoi ! s'écria-t-il, vous souffririez que Laure s'unît au meurtrier de son époux ? Ce misérable a-t-il donc oublié son crime? Ah! s'il est ainsi, je vais lui rappeler qu'il existe un témoin de cet affreux combat, je vais rompre des nœuds que le ciel ne

peut voir sans colère ! En demandant le secret de ce malheur, ajouta-t-il, tu ne prévoyais pas, ô mon digne ami ! que la main qui te donna la mort, oserait s'unir à celle de ton épouse ! Mais il en est encore tems, allons dévoiler ce mystère, allons épargner à Laure des regrets éternels ! — Deux jours après cette scène, Delval et Julliette arrivèrent au château ; mais qu'elle fut leur douleur en voyant la pâleur de la mort répandue sur les traits de leur amie ; ses yeux éteints, et sur-tout la morne insensibilité dont elle était frappée. Laure les reconnut, leur sourit et retomba bientôt dans l'accablement qui depuis quelque tems laissait douter de son existence. Juliette l'a

serra dans ses bras, l'inonda de ses larmes. Laure répondit à ses caresses par un regard languissant. M.me de Varannes leur dit qu'elle refusait de se mettre au lit, mais qu'elle prenait avec complaisance tout ce qu'on lui donnait pour la soutenir. M. Bomar nous a conseillé, ajouta-t-elle, de céder à ses desirs, hélas! elle n'en témoigne aucun, et nous bornons tous nos soins à retenir son enfant auprès d'elle.

Delval voulut parler à Frédéric, on lui dit qu'il était à Savinie; il s'y fit conduire et rencontra sur la grande route la voiture de M.me de Gercourt qui retournait à Paris. L'arrivée de M.me de Norval lui avait donné beaucoup d'humeur, elle en était fort connue et encore

plus du chevalier Delval qu'elle avait honoré autrefois d'une flatteuse préférence. Toutes ces raisons étaient plus que suffisantes pour l'engager à s'éloigner d'une habitation où régnoit la douleur. Elle crut devoir profiter du trouble qui remplissait la maison pour la quitter sans bruit, et M.me de Varannes n'aurait jamais entendu parler d'elle, si la lecture de ses ouvrages et la nouvelle de son ingratitude envers un prince auquel elle devait tout, ne fût venu par la suite la rappeler à son souvenir.

Frédéric, après avoir goûté un moment de bonheur en embrassant son ami Delval, lui raconta tout ce qui s'était passé depuis son retour à Varannes, et l'état

où se trouvait James. Delval en fut touché, et admira le sublime courage qui l'avait porté à découvrir lui-même un secret qui lui enlevait pour jamais le cœur de son amante. Il ne voulut pas le voir. Ma vue, disait-il, lui rappellerait son malheur plus vivement encore : retournez près de lui, Frédéric, consolez-le, hélas ! c'est ainsi que Henri le consolait ! Il écrit, répondit Frédéric, sa sœur et M.me Billing sont auprès de lui, et je puis rester une partie de la journée avec vous. J'ai besoin de voir Laure, je tremble pour elle et je n'ose vous dire jusqu'où va mon inquiétude. Delval le devina, et sans le questionner, le ramena à Varannes. Quand Frédéric aper-

çut Laure, quand il vit la consternation sur tous les visages, il n'eut pas la force de cacher ce qu'il éprouvait. Ses gémissemens, ses sanglots peignirent sa douleur. Hélas ! chacun pleurait, excepté Laure, dont le calme effrayant était toujours le même ; on allait, on revenait près d'elle, sans qu'elle détournât les yeux pour voir ce qui se passait.

Sur les cinq heures, on annonça M. Bomar ; il vint s'asseoir près de Laure. En le voyant, un soupir s'échappa de son sein. — Laure ! lui dit-il, pauvre Laure !... et ses larmes lui coupèrent la parole ; elle sembla remarquer son émotion ; et lui fit signe en montrant sa poitrine, que son étouffement l'empêchait de lui répondre :

dre : alors il lui présenta son enfant ; essaya de ranimer sa sensibilité, en l'excitant par des paroles attendrissantes, mais elle l'écouta sans en paraître émue. Trois heures s'étaient écoulées dans cet état pénible ; M.me de Varannes et Juliette, retirées dans un coin de l'appartement, n'osaient se communiquer leurs craintes ; Delval, Frédéric, et le respectable curé gardaient un morne silence. Emma, la chère Emma, jouait aux pieds de sa mère ; et, sans deviner la cause de ce calme profond, semblait craindre de le troubler. Quand tout-à-coup on entend le bruit d'un coup de pistolet..... Aussitôt Laure jette un cri perçant, se lève avec fureur, renverse tout ce qui s'oppose à son passage,

court, se précipite, et ne s'arrête qu'au tombeau de Henri..... Frédéric arrive le premier..., la voit étendue sur le corps de son amant, et déjà baignée du sang qui coule de sa blessure..... oh! spectacle d'horreur!.. oh! trop funeste exemple!.... qui pourrait exprimer ce que tu inspiras de terreur, de pitié, dans l'ame de ceux que ce tableau sanglant frappa de désespoir!

De telles peines se sentent et ne s'expriment point. Ceux dont les cœurs sensibles auront connu l'amour, donneront une larme au malheur de ces deux amans; et comprendront ce qu'éprouva Laure, en lisant les mots que lui adressa James, au moment de sa mort.

Dernière Lettre de James à Laure.

Tu as juré de me haïr, Laure ! tu devais ce serment aux mânes de ton époux, à ton enfant..... et ce n'est point pour te le reprocher que ton amant vient te parler encore !..... dans peu il ne restera plus de lui que le souvenir de son crime, et que celui de l'ardent amour dont il brûla pour toi...., l'un est lié à l'autre, oh ! ma Laure ! ne les sépare jamais. Le sentiment qui mêle un charme douloureux à l'horreur de te quitter, est trop pur pour ne pas mériter l'indulgence..... Rappelle-toi qu'un instant tu crus James digne de ta tendresse, et qu'il ne meurt que pour l'avoir perdue...

Je te l'avoue, mon adorable amie, si ta passion eût égalé la mienne, si par faiblesse ou par pitié tu m'avais conservé ton amour, il eût été pour moi l'air qui soutient la vie. J'aurais frémi de le profaner par de coupables desirs. Mais mon cœur s'en serait enivré; chacune de ses pensées l'aurait porté vers toi; tes peines, tes plaisirs eussent formé mon existence..... heureux de vivre pour t'aimer, mes yeux n'auraient contemplé tes charmes qu'avec le respect dû à la divinité; et le sacrifice de mon bonheur eût été payé par un seul de tes regards! . . . . Mais.... non..... je t'abuse..... on combat un sentiment docile, l'amour que j'ai pour toi, n'obéit qu'à lui seul..... il est indestructi-

ble; il ne connaît ni devoir, ni vertu, et si, dans ce moment, il pouvait fléchir ta colère, s'il te ramenait près de moi, je sens que nulle puissance ne m'arracherait de tes bras. Je couvrirais de mes baisers ce sein que j'idolâtre; le feu qui me dévore passerait dans tes sens.... et je n'invoquerais la mort qu'après avoir goûté la félicité suprême?..... Pardonne; je m'égare; j'oublie que mes vœux, mes transports, doivent offenser Laure!..... et qu'au moment où ses yeux se fixeront sur cet écrit, les miens déjà fermés ne la reverront plus. — Grand Dieu! si ta justice veut me récompenser de tant de maux!..... fais que Laure soit heureuse! je ne demande pour moi, qu'un regret de sa part,

et si mon ame est immortelle, permets qu'elle veille encore sur cette amante adorée, que du haut des cieux mon amour la protége, et qu'il soit aussi violent le jour où tu voudras nous réunir.....

Adieu, Laure.... Adieu. Comprends-tu bien l'étendue de ce mot? sais-tu pour combien de tems il nous sépare ?..... hélas !... peut-être..... le soleil brûle et ne s'éteint jamais.... mon cœur brûle aussi..... j'ignore tout le reste.....

Ma sœur vient de me quitter. Elle retourne près de ses enfans; puissent leurs caresses la consoler de la perte d'un frère qui l'aimait tendrement..... Billing est sorti pour aller te voir..... et moi aussi je veux me rapprocher de toi..... la nuit semble venir m'inviter au

repos éternel..... Laure, j'embrasse ton enfant; dis-lui que j'ai vengé son père;.... parle-lui plus souvent de mes remords que de mon crime, et quand son jeune cœur sentira les premières atteintes de l'amour; apprends-lui que ce terrible sentiment fut la cause de tous mes malheurs, et que ne pouvant le vaincre..... je meurs en t'adorant... Adieu... ma Laure.. Adieu.....»

Quelques jours après cet affreux événement, Juliette et M. Bomar arrachèrent leur amie de ce séjour de douleur, et la transportèrent presque inanimée au château d'Estell, tandis que Frédéric et Delval remplirent les dernières volontés de James, en faisant déposer son corps dans un tombeau

élevé près de celui de Henri. On avait trouvé sur lui un testament par lequel il faisait Emma d'Estell son unique héritière, après avoir fait à sa sœur et à chacun de ses amis un don considérable. Il n'avait point oublié Caroline : cette infortunée ayant appris la cause du départ précipité de sa famille, s'était décidée à tout braver pour aller s'informer du sort de son amie. Elle arriva à Estell peu de tems après Laure; la fatigue, les chagrins lui causèrent une maladie, dont le résultat fut la mort de son enfant. Sa sœur ne voulut pas qu'elle s'éloignât d'elle, et quand au bout de trois ans, Laure succomba à sa douleur, c'est dans les bras de Caroline et de Juliette qu'elle exhala son dernier soupir.

La pauvre petite Emma fut confiée par sa mère aux soins de M.me de Norval, qui devint une seconde Laure pour la famille de M.me de Varannes. M. Billing conduisit Lucie en Angleterre, où le retour de son mari, et la douceur de consoler son père de la mort de James, affaiblirent peu-à-peu sa tristesse. Frédéric fut par la suite l'heureux époux d'une femme aimable; et le respectable M. Bomar, fidèle aux principes de sa morale, offrit encore long-temps l'exemple de la piété unie à la philosophie, et prouva toute sa vie que la tolérance est à la religion, ce que la douceur est à la vertu.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

TOME TROISIÈME.

Page 2, lig. 6, romamesques, *lisez* romanesques.
3, lig. 2, citait, *lisez* citai.
Ib., lig. 12, parvens, *lisez* parvins.
4, lig. 6, une autre, *lisez* un autre.
6, lig. 15, toute occupée, *lisez* tout occupée.
12, lig. 12, causaient, *lisez* causait.
18, lig. 4, dotes, *lisez* dots.
30, lig. 6, occupés, *lisez* occupé.
55, lig. 11, des méchans bruits, *lisez* de méchans bruits.
78, lig. 4, cet offre, *lis.* cette offre.
79, lig. 7, quelques soient, *lis.* quels que soient.
82, lig. 2, conduit, *lis.* conduits.
86, lig. 10, pitié, *lis.* piété.
94, lig. 6, quelques, *lis.* quelque.
96, lig. 3, amour ! *lis.* amour,
98, lig. 2, pensai je, *lis.* pensé-je.
107, lig. 7, ayent, *lis.* eussent.
116, lig. 10, préserves, *lis.* préserve.
125, lig. 7, qui s'eussent, *lis.* qu'ils l'eussent.
Ib., lig. 11, quitté, *lis.* quittés.
Ib., lig. 20, tressallis, *lis.* tressaillis.
126, lig. 21, M., *lis.* M.me.
138, lig. 3, veilles, *lis.* vielle.
147, lig. 9, ces, *lis.* ses.
148, lig. 8, du monde : *lis.* du monde ?
149, lig. 10, ait, *lis.* eût.
Ib., lig. 14, rendu, *lis.* rendue.
Ib., lig. 17, sais lui gré, *lis.* sache lui gré.
Ib., lig. 19, deilcieux, *lis.* délicieux.
166, lig. 9, penses, *lis.* pense.
169, lig. 20, une amie, *lis.* un ami.
170, lig. 4. faisait, *lis.* faisaient.
Ib., lig. 7, je partagerai une partie de l'amitié, *lis.* partagerai l'amitié.

Page 175, lig. 8, retint, *lis.* retins.
Ib., lig. 9, m'a, *lis.* m'as.
179, lig. 15, juges, *lis.* juge.
180, lig. 2, arrachée, *lis.* arraché.
185, lig. 16, vu, *lis.* vue.
185, lig. 18, convaicre, *lis.* convaincre.
188, lig. 21, l'a, *lis.* la.
190, lig. 14, venu, *lis.* venue.

PQ
2260
G25L3
1802
t.3

Gay, Sophie (Nichault de Lavalette)
Laure d'Estell

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY